

SABF

n°208

1^{er} trimestre 2017

Société des Amis de la Bibliothèque Forney



LA LETTRE DU PRÉSIDENT	1
LE BILLET DE LA DIRECTRICE	2
ÉDITORIAL	2
ACTUALITÉ DE LA BIBLIOTHÈQUE FORNEY	3-7
Le nouveau Forney 3 Portes ouvertes à la bibliothèque Forney 4-6 Restructuration de l'accès libre 7	
ÉVÈNEMENTS	8-11
I.N.H.A. & BnF, les "grandes soeurs" de Forney 8-9 <i>Acteurs de la création graphique contemporaine</i> : Conférences de François Avril et André Belleguie 10-11	
EXPOSITION À LA BIBLIOTHÈQUE FORNEY	12-13
Modes & Femmes 14/18, exposition de réouverture de Forney 12-13 Genèse d'un projet à succès 13	
VISITES DE LA S.A.B.F.	14-15
Merci à Isabelle Le Bris. Bienvenue à Claire Liénard 14 Muriel Rodolosse 15 Programme des visites 15	
LES EXPOSITIONS QUI NOUS ONT PLU	16-25
Frédéric Bazille, étoile filante de l'impressionnisme 16-17 Camille Pissarro, premier des impressionnistes 17-18 Sérénissime ! 19 La peinture américaine des années Trente 20 Le monde selon Topor 21 Eli Lotar, photographe 22-23 Les rencontres de Bernard Plossu 23 Kimonos d'un pays si lointain 24-25	
MUSÉES À DÉCOUVRIR	26-28
Le musée Nissim de Camondo 26-27 Le musée Jean-Jacques Henner 28	
LE COUP DE CŒUR	29
de Claire El Guedj : <i>L'Univers sans l'homme</i> par Thomas Schlessler	
CULTURES	30-31
Périple en Italie du Nord (2) par Alain-René Hardy	
FORMATION	32
Entretien avec Elsa Cassagne, ancienne élève de Duperré	
Estienne, Ecole supérieure des arts et industries graphiques 33	
TRÉSORS DE FORNEY	34-36
Paris sur le fil	
LES AMIS COLLECTIONNENT	37-39
Le Bal des 4 z'arts (2) par Alexandre Dupouy	
ACQUISITIONS DE LA BIBLIOTHÈQUE FORNEY	40-41
Le partage d'Armand Dupuy	
MÉCÉNAT DE LA S.A.B.F.	42-43
Le feuilletoir numérique fonctionne	
Verreries de Nostetangen / La collection Mariotti 44	
DERNIÈRES NOUVELLES	45
Yves Lesven (1958-2017) / Pose de plaques d'orientation au métro Pont-Marie	
VIE DE LA S.A.B.F.	46-48
Compte-rendu de l'Assemblée générale du 1 ^{er} avril 2017	
Composition du Conseil 48 Nos Membres d'honneur / Bulletin d'adhésion 49	

En couverture : HOMMAGE À YVES LESVEN.

Les nouveaux éclairages de la cour de l'Hotel de Sens © photo : Yves Lesven

Conception et réalisation graphiques : Maxime Guillosson.
Bulletin des Amis de Forney. Alain-René HARDY. Bibliothèque Forney,
1 rue du Figuier. 75004 – PARIS. (courriel: bulletinsabf@gmail.com)

ISSN 05836-8436. Imprimé par Onlineprinters, D-91413 Neustadt a. d. Aisch.

C'est avec beaucoup de plaisir que j'entame, avec ce numéro 208, la seconde année de ma présidence. **La première s'est déroulée avec succès, malgré la fermeture de la bibliothèque Forney pour travaux. C'est à vous tous, aux membres de longue date du Conseil d'administration toujours là, aux nouveaux qui nous ont rejoint avec enthousiasme dans notre vie associative, que je le dois. Merci à tous.**

Il faut dire que Jean Maurin, toujours Président d'honneur, avait bien préparé le terrain en nous engageant dans cette aventure du *feuilletoir*, pas exactement folle, comme sa grande utilité et les félicitations qui nous viennent de toute part depuis que nous l'avons mis en place, nous l'ont confirmé.

Vous vous doutez bien que je n'ai pas l'intention d'en rester là maintenant que la bibliothèque Forney a repris le cours normal de ses activités. Rappelez-vous mon engagement lorsque j'ai pris la succession de Jean Maurin : *Faire de la Bibliothèque Forney le premier conservatoire français des arts décoratifs et commerciaux*. Pour cela nous avons besoin d'étoffer notre Conseil, d'ajouter des opportunités de contacts à celles qui existent déjà, de reconstituer nos fonds propres et de les multiplier.

Une équipe d'animateurs encore plus large et plus soudée

Nous pouvons compter dès aujourd'hui sur une implication plus grande de notre secrétaire général, Jean-Claude Rudant qui est à mes côtés, parmi d'autres, aussi bien pour préparer le stand au Salon du Livre et des papiers rares de la Bastille (19 avril au 1^{er} mai 2017) que dans les négociations que nous allons mener pour accompagner très concrètement la prochaine exposition de la bibliothèque Forney qui sera consacrée en 2018 à l'affichiste Charles Loupot.

Je voudrais citer également Claire Liénard qui a repris à bras le corps, avec Claude-Dorfiac-Laporte, l'activité de visites d'expositions (dont *Mode & Femmes 14/18* actuellement) et d'ateliers ; elles vont, dès le second semestre, organiser des conférences dans les locaux de la bibliothèque.

Enfin, j'accueille avec une grande reconnaissance, Alexandre Dupouy qui s'est proposé pour le poste de trésorier, vacant depuis trop longtemps.

Les moyens de notre ambition

Bon nombre de nos nouveaux adhérents ne connaissent pas forcément toute l'offre de la Bibliothèque. Moi le premier. C'est pourquoi **nous allons organiser prochainement, avec madame la directrice, une rencontre avec les cadres et les responsables de collections pour découvrir leur travail et mieux connaître leurs besoins**. Cette rencontre ne sera pas à sens unique et nous pourrons à notre tour faire part de nos attentes. Revenez vers moi si vous souhaitez y être associé.

Nos prédécesseurs nous ont légué un véritable trésor – entre 800 000 et un million de cartes postales –, qui ne demande qu'à être exploité, comme nous l'avons fait avec succès lors de l'inauguration de l'exposition de réouverture de la bibliothèque, en vendant pour plus de 500 euros de cartes postales en quelques heures. Une partie de ces cartes, trop longtemps stockées dans des conditions précaires, va bientôt recevoir les soins nécessaires.

J'ai déjà parlé des **conférences** qui pourraient se tenir dans les locaux de la bibliothèque Forney. Nous sommes preneurs d'idées, de thèmes... Nous recherchons aussi des talents et des compétences pour les animer. N'hésitez pas à me faire parvenir vos suggestions, vos propositions.

Le feuilletoir a été un engagement financier lourd que nous ne pourrions pas reproduire si nous ne reconstituons pas nos réserves. Nous devons donc trouver, en plus de l'accroissement du nombre de membres et de la vente de cartes postales, des sources de financement plus importantes pour pouvoir accompagner les grands événements de Forney ou répondre à une attente particulière (l'achat d'un document précieux par exemple).

Pour cela, il nous faut impérativement être doté du statut d'association d'Intérêt général, qui permettra à nos donateurs de bénéficier d'une déduction d'impôts (C.G.I., art. 200 et 238 bis). Là aussi vous pouvez nous éclairer de vos conseils si le domaine fiscal vous est familier. Nous réunissons déjà les trois conditions pour être éligible à ce statut, savoir gestion désintéressée, pas d'activité lucrative et pas de fonctionnement au profit d'un cercle restreint. Je suis personnellement persuadé **que le geste désintéressé que nous avons accompli dans le domaine de la culture en finançant le feuilletoir, également outil de médiation, s'avérera d'un bon secours** pour obtenir cette distinction.

Le rédacteur en chef du bulletin, notre ami Alain-René, me pressant pour publier au plus tôt ce nouveau numéro qui s'annonce superbe, je ne vous fais pas attendre plus longtemps.

Avec toutes mes amitiés.

Gérard Tatin
president@sabf.fr

Pari tenu ! La bibliothèque Forney a rouvert le 25 février dernier, avec des portes très largement ouvertes qui ont permis d'accueillir 2500 visiteurs, à travers présentations de collections, visites théâtralisées, moments musicaux, séances photos..., et 800 invités se sont pressés le 27 février au vernissage de l'exposition de réouverture, *Mode & femmes 14/18*, qui connaît un succès indéniable, avec plus de 200 visiteurs quotidiens, et qui bénéficie d'une excellente couverture médiatique.

Quant aux salles de lecture rénovées, au nouveau parcours découverte du bâtiment offert aux visiteurs, dont fait partie le superbe et surprenant *feuilletoir* multimédia offert par la S.A.B.F., l'impression générale pourrait se résumer ainsi : "Mais tout ceci est tellement évident, pourquoi ne l'aviez-vous pas fait plus tôt ?"

Naturellement, il faut un temps de rodage... nombre d'anciens lecteurs se dirigent encore vers le fond de la cour pour entrer dans la bibliothèque, tandis que des habitués des expositions de Forney se dirigent tout droit vers la nouvelle entrée des lecteurs. Mais en général, ils ne s'en plaignent pas, car ils découvrent le bâtiment sous un nouvel angle, on pourrait même parler d'un éclairage renouvelé, tant celui de la salle de lecture ou des fa-

çades de la cour intérieure illuminées de nuit permettent de revisiter d'un œil neuf l'architecture de l'Hôtel de Sens.

Côté bibliothécaires, la routine du service public a repris, dans la joie des retrouvailles avec nos anciens lecteurs et celle de faire connaître nos richesses aux nouveaux, qui sont nombreux. Les innovations dans la salle de lecture (éclairage revu, prises individuelles pour les ordinateurs, assises neuves et patins pour nos chaises Piretti) sont très appréciées. Heureusement, rares sont les grincheux pour qui "c'était mieux avant" ; il y en a toujours, car le changement perturbe les habitudes trop ancrées. Mais la nouvelle circulation inversée a plutôt tendance à plaire, et semblera vite naturelle, tant elle réussit à donner à voir notre patrimoine de manière aisée et ouverte à tous, le bâtiment comme les collections.

Les lecteurs sont donc de retour, très nombreux, si l'on considère les inscriptions quotidiennes qui ne cessent pas, et les demandes de consultation massives qui touchent à nos collections patrimoniales : en bref, nous ne chômons pas (et nous en sommes heureux) !

En parallèle à la réouverture au public, nous nous sommes singularisés en ce début d'année par une communica-

tion tous azimuts, mettant en ligne sur les réseaux sociaux, entre autre choses, un compte à rebours du mois précédant l'ouverture (avec les numéros des tables de la salle de lecture en guise d'illustration de ce curieux calendrier de l'Avent...), ou encore un zoom exclusif sur Forney sur le portail des bibliothèques spécialisées, le jour de l'ouverture.

De plus, nos manifestations hors les murs de ce premier semestre, autour du cycle des *Acteurs contemporains de l'art graphique* ou de notre exposition de réouverture continuent à remporter un franc succès. En particulier, le riche propos historique de l'exposition *Mode & femmes 14/18* offre matière à de très nombreux articles de presse, et les conférences que nous avons organisées prolongent sa thématique principale centrée sur la mode, conviant des historiens réputés tels que Clémentine Vidal-Naquet ou Jean-Yves Le Naour, à disserter sur les problématiques de l'histoire des femmes durant la période du premier conflit mondial.

Forney est rouverte ! Vous y êtes attendus ; toutes sortes de visites et d'activités vous y seront proposées dans les mois qui viennent, et vous en êtes les hôtes privilégiés en tant que membres de la S.A.B.F.

ÉDITORIAL

par Alain-René Hardy



La directrice d'un Forney se redéployant suite aux importants travaux qui l'ont rénové et embelli, de même que le président d'une S.A.B.F. en pleine mutation, après l'installation du "feuilletoir", grâce à l'apport de forces vives entrées au Conseil lors de notre récente assemblée annuelle, avaient beaucoup à vous dire, à commencer par leur joie et leur immense satisfaction, sans oublier les projets qui les animent maintenant pour conférer à notre bibliothèque munici-

pale encore plus de notoriété et d'autorité. Et ils ne m'ont guère laissé de place pour me lamenter, comme à l'accoutumée, de manquer de temps pour confectionner ce magazine aussi bien, et aussi rapidement, que je le souhaiterais, ou alternativement, exprimer au contraire avec emphase mon contentement devant la qualité des contributions dont il bénéficie, aussi bien de la part de collaborateurs de Forney que d'Amis de notre association, la plupart membres du Conseil.

Même s'il se coule dans la grille de nos rubriques habituelles, dont certaines récentes comme *Cultures et Formation*,

ce numéro 208, avec ses 48 pages, est tout à fait spécial, très massivement consacré qu'il est à la bibliothèque Forney, à l'achèvement de ses travaux, à la nouvelle signalétique des prêts à domicile, à la fête très réussie qui a accompagné sa réouverture, à la remarquable exposition qui, à cette occasion, a renoué avec une tradition cinquantenaire initiée par notre société ; sans oublier les rubriques dédiées, *Trésors* (avec une passionnante étude où les représentations de Paris sont traquées dans la collection d'anciennes étiquettes de fil) et *Acquisitions* (qui présente l'ensemble de *livres pauvres* donné récemment à la bibliothèque), et, bien sûr, les pages *Mécénat* qui illustrent l'indubitable utilité du dispositif multimédias offert à Forney, – entreprise d'ampleur qui a accaparé nos activités pendant de long mois.

Ce bulletin apporte ainsi la preuve, – et toute la rédaction s'en réjouit, que la Société des Amis de Forney remplit effectivement sans faillir sa mission fondamentale d'agir en ami dévoué et vigilant de la bibliothèque.

COMITÉ DE RÉDACTION DU BULLETIN

Alain-René Hardy, rédacteur en chef
Claire El Guedj, secrétaire de rédaction.

Béatrice Cornet (B.F), Thierry Devynck (B.F),
Agnès Dumont-Fillon (B.F), Catherine Duport,
Jeannine Geyssant, Claude Laporte, Isabelle Le Bris,
Anne-Claude Lelieur, Jean Maurin

9 HEURES DE FÊTE À FORNEY

La bibliothèque Forney est maintenant ouverte, embellie, plus fonctionnelle, plus confortable à la fois pour ses utilisateurs mais aussi pour ses collaborateurs. L'inauguration à Portes ouvertes du samedi 25 février a été un grand succès qui a drainé plus de 2500 visiteurs en une seule journée. Les nombreuses animations, – visites guidées par des comédiens enjoués, concerts de musique de chambre, présentations des collections par les bibliothécaires qui en sont responsables, visite en avant-première de l'exposition, ont été suivies par un public intéressé, joyeux, enthousiaste. Félicitations à ceux et celles qui ont préparé et animé cet événement. Nous en rendons compte avec ce reportage photographique de la rédaction (et de collaborateurs de Forney que nous remercions) qui en dit plus que de nombreuses phrases.



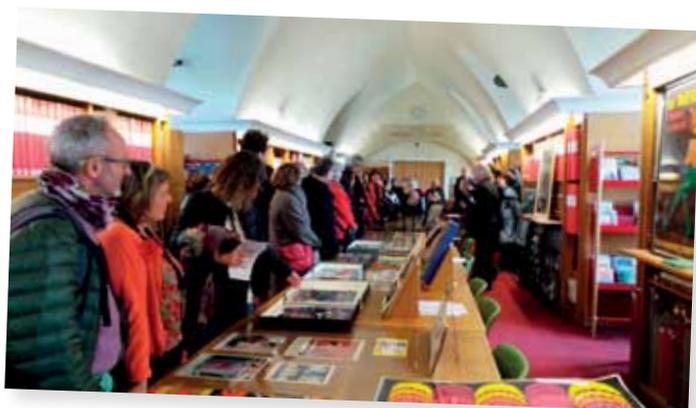
Dès 11 h., la queue pour s'inscrire aux visites guidées des locaux rénovés



Dans la cour, les comédiens de la compagnie Wonderkaine haranguent leur public



Les voici : à gauche, Nolwenn Jézéquel, à droite, Vincent Pensuet. Grâce à eux, les visites sont devenues un moment de détente et de plaisir



Visite guidée de la salle Marianne Delacroix où était exposée une sélection de documents iconographiques (Ph. Didier Tran. B.F.)



Le stand de la S.A.B.F. dans l'accueil de l'exposition (de gauche à droite : J.-Claude Rudant, Anne-Claude Lelieur, Jeannine Geysant et Claire El Guedj)



Dans la salle de lecture, Isabelle Sève (de dos) présente les collections de livres d'artiste



Récemment nommée conservatrice à Forney, Flora Delalande montre des collections remarquables de périodiques de mode (Ph. Perinne Morellet. B.F.)



Au fonds iconographique, Isabelle Servajean, responsable des catalogues commerciaux, attire l'attention des visiteurs sur l'un de ses trésors



Une animation originale : Faites des selfies avec nos livres (Ph. Didier Tran. B.F.)



Sur la mezzanine, Valérie Malnar exposait la collection de "graphzines" dont elle est responsable



Grâce aux livres en accès libre, le bonheur de la découverte



Dans la grande salle de lecture, concert de trio à cordes de Sarah Barlen (violon), Gilles Brelhier-Murry (alto) et Ella Rouy (violoncelle) (Ph. Perrine Morellet. B.F.)

Concert de clôture du quintette à cordes : Mathilde Levefre (1er violon), Louise Carrier (2ème violon), Emmanuel Encinas (alto), Julien Ducoin (contrebasse) et, hors champ à droite, Lou Darmangeat (violoncelle).



Dans les salons plus intimes de l'accueil rénové, Sarah Curtit (violon) et à droite, Pauline Amar (harpe) posent pour nous



La joie de notre président lors du vernissage du feuilletor numérique (à sa droite Jean Maurin, président d'honneur)

Le soir du samedi 25 février, notre association a reçu ses adhérents et ses invités, dont le personnel de la bibliothèque, pour la mise en fonction du feuilletor numérique qu'elle a offert à Forney à l'occasion de sa réouverture. Autour d'un modeste mais agréable buffet, les allocutions de notre président d'honneur, Jean Maurin, de Patrick Bloche, député de Paris, Lucile Trunel, directrice de Forney et Gérard Tatin, notre président, cheville ouvrière de cette réalisation, ont exprimé la satisfaction de chacun devant l'utilisation si judicieuse de fonds publics et associatifs à de telles fins culturelles.



Allocution de M. Patrick Bloche, député de Paris (à gauche), lors du vernissage du feuilletor numérique (qu'on aperçoit derrière G. Tatin)



Allocution de M. Noël Corbin, directeur des affaires culturelles à la Mairie de Paris. De gauche à droite, Lucile Trunel, directrice de Forney, M. Christophe Girard, maire du IV^e arrondissement, M. Noël Corbin, Mme Hélène Bidart, adjointe à la maire de Paris



M. Christophe Girard, maire du IV^e arrondissement, s'adresse à Lucile Trunel, directrice de Forney et Gérard Tatin, président de la S.A.B.F. lors de son intervention

Avant la réouverture aux lecteurs du mardi 1^{er} mars, il a été procédé la veille à l'inauguration officielle des travaux et au vernissage de l'exposition Modes & Femmes 14/18 qui ont connu aussi un grand succès.

FORNEY

RESTRUCTURATION DE L'ACCÈS LIBRE



Des domaines identifiés chacun par une couleur différente

LIVRES EN CONSULTATION IMMÉDIATE ET EMPRUNTABLES À DOMICILE

Depuis sa réouverture fin février 2017, la bibliothèque Forney propose une nouvelle mise en espace des imprimés en accès direct et prêt (il ne s'agit pas ici des livres en prêt indirect, soit 4000 ouvrages sur la philosophie, l'esthétique, les biographies et la correspondance d'artistes). Désormais présentés sur un seul niveau dans deux salles (que les lecteurs traversent obligatoirement pour se rendre à la salle de lecture), les livres et périodiques sont distribués en six domaines.

Ce redéploiement a pour but de rendre plus lisibles ces collections, de faciliter l'orientation des lecteurs. En effet, la présentation dans l'ordre de la classification décimale universelle (C.D.U.), jusqu'alors adoptée, menait dans certains cas à ce que les ouvrages concernant un même domaine se trouvent séparés les uns des autres dans les rayonnages. Ainsi, les publics intéressés par la création textile devaient chercher

les ouvrages dans différents rayons : celui de la mode, celui de la couture, celui des tissus, ou encore celui du costume de scène ; de même dans le domaine des arts graphiques, la typographie était éloignée du design graphique. Éloignement des documents sur un même thème d'autant plus dommageable que les documents empruntables en accès direct représentent plus de dix-huit mille exemplaires et vingt-cinq titres de revues.

Il était bien sûr impossible — pour des raisons matérielles (humaines et temporelles) autant qu'intellectuelles — d'envisager de recoter l'ensemble de ces ouvrages, aussi nous avons suivi une voie empruntée par de nombreuses bibliothèques, de tailles comme de missions différentes : organiser la présentation des collections en pôles thématiques ou domaines.

Cette nouvelle présentation a donc pour but de regrouper, de rassembler les documents par domaines au moyen d'une étiquette de couleur apposée au dos ou sur la couverture. Bien entendu, il allait de soi à la bibliothèque Forney d'allier le "Beau à l'Utile", aussi chaque couleur se trouve-t-elle assortie d'un motif emprunté à la grammaire des ornements décoratifs.

Comme toute présentation en bibliothèque, celle-ci est perfectible, aussi serons-nous attentifs aux retours et suggestions des lecteurs pour l'améliorer encore, tant il est vrai qu'une bibliothèque n'est vivante que pour et par ses lecteurs, qu'ils soient professionnels, amateurs ou simples curieux.

Des livres et des étagères regroupés par domaines et identifiés par couleurs



Le présentoir de DVD de la salle Marianne Delacroix

À FORNEY, ON PRÊTE AUSSI DES DVD !

La collection de films documentaires en lien avec l'art située au service iconographique au 3^e étage de la bibliothèque, propose quelque 1900 DVD en prêt. Pour ceux qui connaissent déjà cette collection, pas de modification de présentation, mais un enrichissement d'environ 300 titres et de nouvelles dispositions d'emprunt.

En effet la gratuité est désormais accordée aux étudiants de certaines écoles (notamment les établissements municipaux d'enseignement supérieur : Écoles Boule, Estienne, Duperré, Du Breuil, École professionnelle des Arts graphiques et d'Architecture, École des ingénieurs de la ville de Paris et École de Physique et Chimie) ainsi qu'aux personnes de revenus modestes (modalités sur place).

Les nouvelles acquisitions seront signalées par un logo "Nouveauté" depuis le portail du catalogue informatisé, ce qui permettra de faciliter leur repérage parmi l'ensemble des titres. Comme pour les autres documents en prêt de la bibliothèque, nous accueillons volontiers les suggestions de titres et vos remarques constructives !

I.N.H.A. & BnF, LES "GRANDES SŒURS" DE FORNEY

Réouverture du site Richelieu

par **Lucile Trunel**



La Salle Labrouste. Ph. J.-C. Ballot ©BnF/Oppic/Inha/EnC

La bibliothèque de l'Institut national d'histoire de l'art (I.N.H.A.) et la Bibliothèque nationale de France ont rouvert une partie du site historique du "quadrilatère Richelieu" en décembre dernier, pour offrir aux chercheurs en histoire de l'art une bibliothèque et un site entièrement dédiés aux arts, à l'histoire et à ses sciences auxiliaires.

Il s'agit notamment de la mythique *salle Labrouste*, créée au début des années 1860 par l'architecte éponyme, qui accueille désormais la bibliothèque de l'I.N.H.A., une merveille d'architecture de fonte et de verre rénovée, nettoyée, dans toute sa splendeur retrouvée. Et, innovation sans précédent pour une bibliothèque d'art française de cette envergure, une partie des anciens magasins créés par Labrouste entre 1865 et 1868 est désormais accessible en libre-accès pour les lecteurs. La troisième composante de cet ensemble *Richelieu*, bibliothèques, musée, galeries est constituée par l'École nationale des Chartes (autrefois hébergée à la Sorbonne), dont la bibliothèque a été installée dans la belle *rotonde Voltaire*.

Mais pour les personnels de la BnF, seule une partie du long chemin entamé dans les années 1990, date de la décision de créer l'I.N.H.A. alors que le site François Mitterrand s'élevait dans l'est parisien, s'achève ici. En effet, une moitié du site, située le long de la rue Vivienne, est désormais fermée pour rénovation jusqu'en 2020, après que la première moitié longeant la rue de Richelieu a été rénovée entre 2010 et 2016. Cette seconde partie hébergera, quant à elle, certains départements spécialisés de la BnF, ceux des Monnaies, des Médailles et Antiques, des Cartes et Plans, des Estampes et de la photographie. C'est là également que la très belle *salle Ovale*, inaugurée en 1936, sera de nouveau ouverte à un très large public, retrouvant ainsi sa vocation



La Galerie Rondel du département des Arts du spectacle. Ph. J.-C. Ballot ©BnF/Oppic



La Rotonde des Arts du spectacle. Ph. J.-C. Ballot ©BnF/Oppic

initiale. En attendant, à côté de la bibliothèque de l'I.N.H.A., les départements des Arts du spectacle et des Manuscrits retrouvent leurs salles magnifiquement rénovées du côté de la rue de Richelieu, reliées entre elles par-dessus la cour d'honneur par une élégante galerie de verre, qui relève d'un parcours novateur offert au grand public.



Le magasin central de la salle Labrouste. Bruno Gaudin & Virginie Brégal, Architectes, 2016. Ph. J.-C. Ballot © BnF/Oppic/Inha/EnC

Loin de moi l'intention de m'attarder sur l'histoire de cette grande saga architecturale et *bibliothéconomique*, pourtant d'un intérêt majeur, qu'a constitué cette rénovation d'envergure ; c'est pourquoi je renvoie à toute la presse parue sur le sujet à l'occasion de la réouverture, et particulièrement au numéro spécial 726 de *Connaissance des Arts*, paru fin 2016. Je souhaite simplement attirer votre attention sur la "geste architecturale" réalisée par Bruno Gaudin et Virginie Brégal, qui ont su, en le respectant, redonner lustre et modernité à ce lieu magique, hébergeant trois institutions d'excellence, que vous aurez plaisir à (re)découvrir.

Mais je souhaite surtout souligner ici, – en une sorte de parallèle au projet qui anime Forney en 2017 –, la volonté d'ouverture à un plus large public de visiteurs de la part de ces institutions longtemps réservées à une élite : l'ensemble du projet Richelieu comporte à terme un véritable parcours de visite ouvert à tous, qui offrira de multiples points de vue sur les salles de lecture, des magasins de prestige, des lieux "cachés" (salons, galeries ...),

en une sorte de promenade ouverte sur ce quartier de Paris riche de passages couverts du XIX^e siècle.

Aujourd'hui, outre l'aperçu sur la *salle Labrouste* (des visites sont prévues, jusque dans les magasins), le passage dans le hall, artistiquement mis en lumière, mène à la salle des Arts du spectacle (que l'on peut voir aussi à travers une porte vitrée), puis à sa *rotonde*, salle d'exposition permanente pour divers trésors (costumes, marionnettes, maquettes de décors, portraits, accessoires...) de ce département trop méconnu. De là, en empruntant la galerie de verre, on peut admirer la *salle Labrouste* illuminée de tous ses feux le soir, puis apercevoir la superbe salle des Manuscrits, rénovée grâce à un généreux mécénat.

En 2020, le jardin Vivienne rouvrira, donnant accès aux trois départements fermés pour le moment (les Estampes continuant à accueillir leurs amateurs dans la *salle Labrouste* jusqu'à cette date), et en outre à une salle d'expositions temporaires et, surtout, à une *Galerie des Trésors*, qui permettra au public, par rotations de pièces, de découvrir et contempler des richesses innombrables de tous les départements de la BnF. Exactement ce qu'en plus modeste nous sommes en train de réaliser à Forney...



La Salle des Manuscrits, Richelieu. Ph. J.-C. Ballot ©BnF/Oppic

ACTEURS DE LA CRÉATION GRAPHIQUE CONTEMPORAINE

CONFÉRENCE DE FRANÇOIS AVRIL à la bibliothèque de l'Arsenal



Étiquette lithographique pour la confiserie Forney

Nous renouons le 16 janvier dernier avec le "Cycle des acteurs de la création graphique contemporaine". Invité : le peintre et illustrateur François Avril, qui avait dû annuler sa causerie l'année dernière en raison d'un fâcheux accident de motocyclette. Nos collègues de la bibliothèque de l'Arsenal nous ont accueillis avec leur hospitalité et gentillesse coutumières, alliées à une parfaite efficacité dans l'organisation. La conférence a été filmée et sera probablement consultable sur le site de la BnF. Le style très personnel de François Avril, comme sa carrière qui l'a fait passer d'un domaine à l'autre avec la souplesse et l'audace du trapéziste volant, font de lui un artiste unique. Après de brillantes études à l'École nationale supérieure des arts appliqués et des métiers d'art, dont il sort premier en 1984, il décroche à vingt-trois ans ses premières commandes dans la presse et l'édition de livre pour enfants.



Affiche Paris Plages 2012

Des directeurs artistiques avaient remarqué ses dessins lors de l'exposition des travaux de fin d'études. Quand vous avez le vrai talent, bien visible, il est inutile de postuler ou de solliciter la commande : on vient vous trouver. Avril fait au même moment la rencontre d'Yves Chaland, qui l'initie à la bande dessinée et sera son mentor jusqu'à sa mort accidentelle en 1990. L'événement bouleverse le jeune artiste, qui traverse alors une période difficile et comprend qu'il devra reconstruire son univers personnel. Il délaisse la bande dessinée pour se consacrer à d'autres travaux, de commande surtout pour la publicité commerciale, la communication institutionnelle et pour des journaux comme *Je bouquine*, *Libération*, *The New Yorker*, plus tard *Lire* et *Jazzman*, ou pour des projets personnels, comme ses paysages new-yorkais. Le directeur de galerie Christian Desbois, impressionné par la puissance de ces grands dessins, a l'idée de commander à François Avril une série de peintures qui donnera en 1993 sa première exposition personnelle de tableaux. Il y en aura beaucoup d'autres par la suite et l'on peut dire sans doute que l'activité principale de François Avril est aujourd'hui celle d'un peintre, au sens convenu de ce mot. Il ne fait pas partie de l'espèce des illustrateurs et des affichistes qui dans un vulgaire souci de standing cherchent à passer d'un art mineur aux arts du haut : il est devenu peintre, ça s'est fait comme ça, sans re-

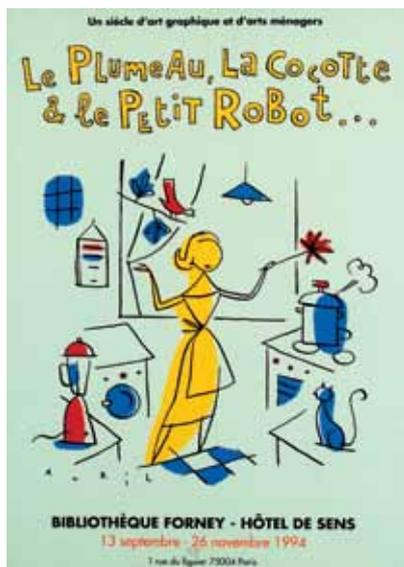
niement aucun. On s'est aperçu que son art était fait pour la peinture et le grand décor. Avril demeure ce qu'il était avant et accepte toujours la commande. D'ailleurs la peinture la plus art pour l'art n'est-elle pas dans les faits la plus décorative bien souvent, autrement dit la plus fonctionnelle ? Quoi de plus *meublant*, de plus utile dans un intérieur bourgeois qu'un tableau de Poliakov ou de Mark Rothko, bien plus intéressants à cette place que sur les cimaises nues du musée ? La peinture de François Avril, elle aussi habillera à merveille nos intérieurs (surtout les plus cossus, vu l'évolution des prix et des formats). Le commun d'entre les amateurs de l'artiste se contente désormais de ses dessins et estampes, du spectacle gratuit des affiches de Paris-plages et du nouveau catalogue de Nicolas.

Avril s'est inventé un genre qu'on pourrait appeler des paysages urbains rêvés, inspirés de ses villes d'élection : Paris, Bruxelles, Tokyo, New York, avec parfois une note californienne brochant sur le tout. Les routes et les gares lui ont fourni le thème de compositions aux limites du fantastique et de l'infini. Parfois s'articulent en de vastes panoramas des tableaux que l'on raboute au soir de l'exposition avant de les distribuer aux amateurs. Notre artiste s'est pris aussi d'affection pour les paysages de bords de mer, bretons surtout, dont il entraîne les motifs de rochers et



Couverture du magazine Lire

de falaises au bord de l'abstraction, sans y tomber jamais. De tempérament décoratif, il assume et revendique son goût pour l'art ornemental, ainsi que nous l'indique le choix de nouveaux supports comme les paravents articulés et bientôt le papier-peint panoramique. Une prochaine étape de sa carrière verra peut-être la démultiplication de ses images en *posters*, qu'on retrouvera dans les carteries du quartier Beaubourg et aussitôt après dans les appartements-témoin de Kaufman & Broad. La célébrité des artistes à succès planétaire passe par des détours et avatars. Pour autant Avril n'a jamais renoncé à son activité d'illustrateur et continue de répondre à la demande d'annonceurs pour des publicités et des catalogues commerciaux. Les grandes maisons de luxe semblent l'apprécier tout spécialement :

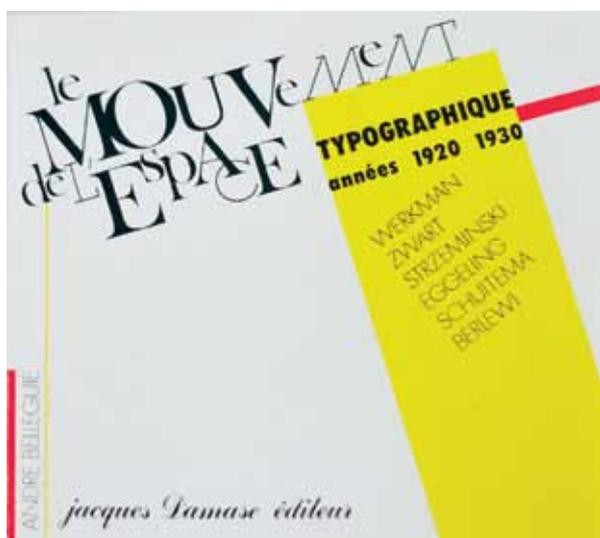


Affiche de l'exposition Un siècle d'art graphique et d'arts ménagers : le plumeau, la cocotte et le petit robot, à la bibliothèque Forney

Hermès, Chanel, John Lobb, etc. Mais il accepte également la commande des modestes et ne refuse jamais de donner un coup de main. Je me souviens ainsi qu'il avait dessiné gracieusement pour notre bibliothèque en 1994 la couverture et l'affiche de l'exposition *Le plumeau, la cocotte et le petit robot*, ainsi qu'en 2002 une mémorable étiquette lithographique pour la confiterie Forney.

Beaucoup aurait découvert ce lundi soir qu'Avril était aussi un causeur plein de verve fine, sachant tenir une salle sous le charme de sa présence. Chaque occasion d'une rencontre familière avec le talent vivant est un moment précieux.

T. Devynck



Le Mouvement de l'espace. Typographie années 1920-1930, André Belleguie, éd. Jacques Damase, 1984

ANDRÉ BELLEGUIE, graphiste et plasticien

D'une rencontre à l'autre, une large palette de la création graphique nous est présentée et la découverte de l'œuvre d'André Belleguie, ce lundi 30 janvier 2017, nous offre cette fois l'occasion de nous pencher sur l'art de la composition graphique au service des livres et plaquettes. André Belleguie a restitué le contexte de chaque réalisation montrée à l'écran dans un dialogue nourri avec Emmanuël Souchier, professeur à la Sorbonne, qui a su mettre en valeur l'étendue du savoir-faire de cette personnalité si modeste.

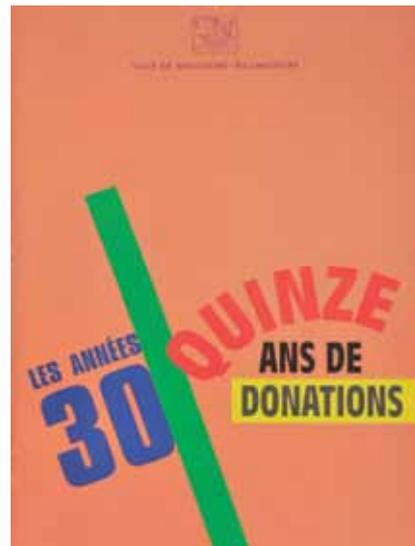
André Belleguie a reçu une formation de fondeur de caractère à l'école Estienne de 1962 à 1966. S'il n'a finalement pas exercé en tant que tel, ses réalisations montrent comme la maîtrise de cet art a rejailli sur son sens de la composition. "La typographie est l'art entre le plein et le vide, l'essentiel est de créer une tension, de trouver le juste équilibre", nous dit André Belleguie. Il se met au graphisme en 1968 et très tôt, il affirme son style propre. Il s'attache à concevoir le corps de l'ouvrage, les surfaces intérieures et le logotype, avant même l'étude de la couverture, une démarche alors inhabituelle.

Toute l'œuvre d'André Belleguie fait preuve d'un grand sens du trait, de l'art de faire vibrer les lettres et les chiffres au service du contenu de l'ouvrage et cela en s'ingéniant à produire des bascules dans la page, à force de compositions faites de lignes de textes en biais ou perpendiculaires ou sinueuses, à l'aide de demi cercles décalés par exemple. C'est ce qu'il nomme lui-même la *typoscénie*, la mise en scène de la lettre, du mot, de la phrase et des illustrations en jouant sur plusieurs plans, de la construction à la déconstruction, pour donner à voir et à comprendre à travers le geste graphique. Un carton d'invitation, très sobre, créé en 1976, noir, gris et blanc, tout comme la couverture de l'ouvrage *L'Art comme utopie*, réalisée en 1979 pour la maison de la culture du Havre, montrent ainsi comme André Belleguie a été marqué par les pionniers du constructivisme russe.

Il nous explique comment il a conçu la maquette de *Il était une fois les mots*, recueil de poèmes pour enfants de Yves Pinguilly, édité par La Farandole et couronné par le premier prix du graphisme de Bologne en 1983. Toute la mise en page de la couverture et des poésies a été faite à la main, faisant appel aux cubes, aux cercles, aux flèches, aux lettres qui se chevauchent, diminuent, grossissent, s'affinent ou sont rognées.

André Belleguie aime travailler une image, la distordre, la métamorphoser, ainsi d'une couverture reproduisant une roue de voiture avec des textes disposés en rayon. Il souligne comme techniquement, ces réalisations, entièrement faites à la main, n'étaient pas faciles. Ou bien, c'est la reprise dans le corps de l'ouvrage des deux demi-cercles du drapeau brésilien qui figure sur la couverture : agencés différemment, ils servent par exemple à signaler la pagination.

André Belleguie a réalisé des maquettes de livres et de catalogues d'art, des couvertures de revues et de brochures (dont les *Nouvelles de l'estampe*), des cartons d'invitation, des affiches pour le Conseil général de l'Yonne, pour la promotion de musées et de portes ouvertes, quelques pochettes de disque et de CD, des œuvres de commande pour la plupart. Il vient de faire un don important à la bibliothèque de l'Arsenal.



Catalogue ville de Boulogne Billancourt

A. Dumont-Fillon

MODE & FEMMES 14/18

Exposition de réouverture de la Bibliothèque Forney

par **Anne-Claude Lelieur**

Depuis le dernier jour de février, on peut visiter à Forney l'exposition *Mode & femmes 14/18* organisée à l'occasion de sa réouverture après travaux. Attention ! Tout a changé. L'accès à l'exposition ne se fait plus sous le porche à gauche en entrant, mais au fond de la cour. La librairie a disparu : pas de catalogue en vente, ni de cartes postales mais, compensation appréciable, l'entrée est gratuite, la municipalité ayant décidé d'aligner l'accès sur celui des musées.

Passé le seuil, on découvre une belle exposition où sont présentés des costumes sur des mannequins en vitrine spécialement construites, des affiches, des gravures et des photographies sur les murs et, dans des vitrines objets, accessoires de mode, revues, cartes postales, catalogues commerciaux et documents divers anciens. L'atmosphère des salles est de semi-pénombre, – ce qui contraste énormément avec jadis, où la lumière était parfois trop forte, la raison essentielle étant celle de la préservation des coloris des textiles. Autre nouveauté : les grands panneaux explicatifs muraux sont en français et *en anglais*. **L'impression d'ensemble montre la volonté de conférer aux expositions du nouveau Forney un niveau plus élevé, plus professionnel, digne d'une institution modeste certes, mais à qui on a conféré des moyens à la hauteur.**

Les collections de la bibliothèque Forney ont été bien sûr largement mises à contribution, mais pas uniquement : le musée (lui aussi municipal) Galliera, le patrimoine Lanvin, la BnF, la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris, la bibliothèque Marguerite Durand, les Archives de Paris, le musée de la Grande guerre du pays de Meaux ont, entre autres, largement participé à la réussite de cette présentation par leurs prêts.

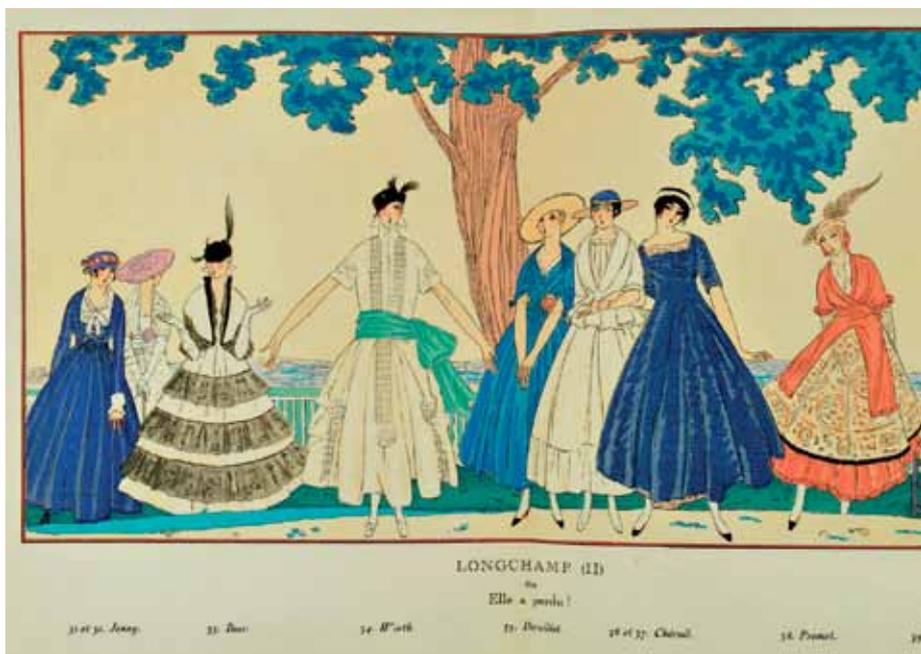
Les trois commissaires, Maude Bass-Krueger et Sophie Kurkdjian, jeunes universitaires et Béatrice Cornet, conservatrice de Forney, ont réussi à **donner aux visiteurs, non sans rectifier un certain nombre d'idées fausses persistantes sur ce sujet, une idée précise de l'évolution de la mode et de la vie des femmes françaises pendant ces quatre difficiles années de guerre.** C'est ainsi qu'on peut comparer les jolis dessins de Georges Lepape dans *La Gazette du Bon Ton* à la mode plus populaire du *Petit Echo de la Mode*, tout en admirant les robes de Jeanne Lanvin.

Les hommes mobilisés, les femmes s'engagèrent encore plus qu'avant dans la vie active. Non seulement elles furent infirmières pour s'occuper des blessés, mais furent aussi amenées à exercer toutes sortes de métiers. On assista alors à la généralisation du costume tailleur (avec beaucoup de poches). Dans la dernière salle est présenté un film muet : *La Femme française pendant la guerre* d'Alexandre Devarennas, dont les émouvantes images marquent les visiteurs.

Un poilu et sa bien-aimée.
Carte postale colorisée à l'aquarelle.
Paris, imp. E. Le Deley. V. 1915-16.
© Ville de Paris. Bibliothèque Forney

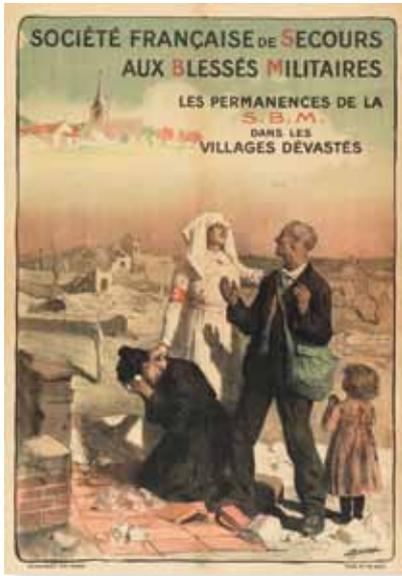


Costumes pour dames ; extrait d'un catalogue de mode de La Samaritaine, hiver 1914 [CC 275 "1914" nov]
© Ville de Paris. Bibliothèque Forney



Genèse d'un projet à succès

par Claude Laporte



Lucien Jonas. Affiche. Société française de secours aux blessés militaires.
Paris, Devambez, 1917. [AF 93175]
© Ville de Paris. Bibliothèque Forney



Blouse d'infirmière (avec poches pectorales).
Musée de la Grande guerre de Meaux ;
don Quonian (pb. C. El Guedj)



Georges Lepape. "Elle a perdu", dessin
publié dans La Gazette du Bon Ton,
n° 8-9, été 1915, [PER D25 Rés]
© Ville de Paris. Bibliothèque Forney

MODE ET FEMMES, 1914-1918

Jusqu'au 17 juin 2017

BIBLIOTHÈQUE FORNEY

1 rue du Figuier 75004 Paris

du mardi au samedi, 13-19 h.

Entrée gratuite.

Le 15 mars dernier, dans la salle de lecture de Forney après 19 heures, les deux jeunes universitaires Maude Bass-Kruger et Sophie Kurkdjian à qui nous devons la conception de cette remarquable exposition sur la mode féminine durant la guerre de 14-18, se sont expliquées sur la genèse de leur projet. Le public était venu nombreux. Plus d'une soixantaine de personnes déterminées à en savoir plus ont été accueillies chaleureusement par Lucile Trunel, la directrice des lieux ! Quelle était à l'origine l'idée de nos étudiantes spécialisées en histoire et en science politique ? Un désir partagé de **mener un projet de recherche original et bien construit pour dévoiler sur cette période choisie et dans le domaine de la mode féminine, des informations peu ou mal connues et aboutir aussi à proposer, appuyé sur une réflexion sérieuse et documentée, un ensemble visuel agréable en même temps qu'instructif.** Ainsi après avoir préalablement convaincu le docte cercle académique auquel elles soumettaient cette perspective nouvelle de recherches, Maud et Sophie se sont lancées avec obstination et enthousiasme sur bien des pistes : dépouillement de la presse de l'époque, recherche de vêtements encore accessibles dans les collections de grandes maisons, complétées par l'étude très approfondie des données économiques de la période considérée et des archives de la chambre syndicale de la couture et du textile de Paris.

Des constats surprenants se sont alors imposés à elles : **durant cette période difficile pour le pays, l'activité de l'industrie textile est restée forte en France.** Elle se positionnait même comme un secteur majeur dans le pays, producteur de ressources financières non négligeables. Elles ont constaté en outre que si des magazines consacrés à la mode ont disparu au cours des premières années du conflit, deux autres sont apparus et ont trouvé très vite leur public. Maud Bass-Kruger et Sophie Kurkdjian nuancent toutefois leur propos en précisant que de courts fléchissements de la production se sont produits durant la guerre, mais que ce secteur industriel n'est jamais sorti de l'attention que lui prêtaient les responsables politiques du pays, très crispés même souvent pour lui venir en aide dans une perspective indubitablement nationaliste !

Par ailleurs, **l'émancipation des femmes pendant cette période, généralement mise en avant, leur est vite apparue fallacieuse**, car elle n'a pas du tout revêtu la rapidité que l'on imagine usuellement. En effet, souvent déjà engagées dans la vie professionnelle, en des métiers spécifiquement féminins, ce n'est que par obligation que les femmes se sont lancées dans des métiers considérés comme masculins que le départ des hommes sur le front rendaient alors vacants, mais indispensables à perpétuer : conduite des autobus, tournées postales, chaînes d'usines de production industrielle, travaux agricoles, activités marchandes... Pour ce faire, elles ont tout simplement emprunté l'habit de travail laissé par le mari, le fils, le compagnon, – qu'elles ont retailé à leur mesure. Mais, le retour du front de la gens masculine les a renvoyées à leurs tâches d'antan : la maison, la couture, le petit commerce près du mari patron, la cuisine, les enfants, et autres tâches féminines ! Si un uniforme de cette période guerrière s'est implanté dans l'imagerie collective, c'est celui de l'infirmière que cartes postales, revues, lettres et correspondances glorifiaient pour son courage et son dévouement... Quant aux vêtements portés alors par les femmes, les découvertes des deux chercheuses ont été fructueuses, mais limitées, car la préservation des vêtements à travers le temps n'est pas chose facile. Et quand vestes, robes, chapeaux ou chaussures ont pu arriver jusqu'à nous, ils exigent d'innombrables précautions pour figurer dans une exposition publique, où il convient de les soustraire sous des vitrines à des touchers trop compréhensiblement curieux !

Autant d'éléments explicatifs que le public de cette conférence a appréciés, qui ont renouvelé pour beaucoup un vif désir de revoir les vitrines et les documents exposés actuellement à Forney, visibles jusqu'en juin 2017.



Deux des commissaires de l'exposition, S. Kurkdjian à gauche et M. Bass-Krueger à droite, écoutant une allocution lors de l'inauguration

MERCI, ISABELLE

C'est Jean Maurin qui, à peine élu Président, succédant à J.-Pierre Forney malade, eut l'idée précieuse, – et fructueuse, d'engager notre association à organiser pour ses membres et leurs amis des visites d'ateliers d'artisans. "Ce serait un moyen de faire connaître la Bibliothèque, objectif principal de notre association... une bonne manière de resserrer les liens entre les artisans et les lecteurs. Ces visites aussi animent l'association en permettant aux adhérents de se connaître, a-t-il raconté dans notre bulletin 204, à la veille de son retrait. Et puis la modeste participation que nous leur demandons permettrait d'enrichir le patrimoine de la bibliothèque, second objectif de notre association." Mais, il y a loin de la coupe aux lèvres, et le projet nécessita du temps, beaucoup de démarches et de contacts avant qu'une première visite pût devenir réalité : c'était dans l'atelier-école de trompe-l'œil de M. Sablé à Versailles, en plein hiver glacé de 2012. Une réussite suivie par quinze visiteurs, qui encouragea notre président à persister et nous valut une quinzaine de visites très fréquentées en deux ans, de la restauration de tableaux à la reliure, de la joaillerie à la peinture sur porcelaine. Et bientôt, ces visites ne se limitèrent plus aux ateliers d'art, mais s'ouvrirent à des lieux ou manifestations liés à l'art et à la création, tels qu'en 2013 la chapelle des Âmes du Purgatoire (décors du XVIII^e siècle), exceptionnellement ouverte et commentée pour nous par sa conservatrice, Mme E. Federspiel. **Assisté de plus en plus par Isabelle Le Bris, entrée au Conseil, pour l'organisation, très accaparante, de ces initiatives, Jean Maurin finit par lui en confier complètement la responsabilité**, pour se mieux consacrer lui-même aux tâches de contacts et représentation de sa charge de président. A partir de 2014, le choix des lieux, les contacts préalables, la logistique ont donc entièrement reposé sur les épaules d'Isabelle qui nous régala de visites toutes plus passionnantes les unes que les autres, non seulement d'ateliers institutionnels (de décors du théâtre de l'Odéon) ou de restauration de monuments historiques (Meriguet-Carrère), d'artisans d'art (le lithographe M. Woolworth, le plumassier Legeron), mais aussi d'expositions (visites multipliées grâce au partenariat établi avec Les Arts décoratifs) et de musées privés (poupée, éventail, nacre...) et publics, nous emmenant au cours du même trimestre découvrir les décors et les trésors de

la bibliothèque de l'Arsenal et admirer les maquettes de costumes et de décors de la bibliothèque de l'Opéra de Paris, nous entraînant jusqu'au château d'Ecouen pour une mémorable visite du musée de la Renaissance introduite par son conservateur. "Au total, résumait Jean Maurin en 2016, **en quatre ans, nous avons organisé trente et une visites suivies par quelque 500 adhérents**" dont la chronique se suit avec passion dans la collection de nos bulletins trimestriels (à partir du n° 195). Cette organisation absorbante exige, comme on s'en doute, beaucoup de temps, de rencontres, de coups de téléphones, d'échanges de mails, et finit par s'avérer trop lourde pour Isabelle, désavantagée par sa résidence au-delà de Versailles, au point qu'elle nous fit savoir à la rentrée de 2016 qu'elle souhaitait être déchargée de cette responsabilité. Panique dans notre petite structure, où la moindre défection prend des allures de catastrophe irréparable. Comment allons-nous nous passer de cette Amie si indispensable et de son programme de visites ? de cette Isabelle sur qui reposait intégralement une activité si féconde et appréciée, propageant loin notre renommée, avec tant de retombées positives. Comment surmonter ce problème ? et comment compenser cette perte ? ces questions se sont imposées alors dans toutes nos colonnes, celles du bulletin comme celles du site. **Qui va oser relever ce challenge et reprendre le flambeau ? Qui nous sortira de cette passe difficile et sera assez dévoué pour succéder à Isabelle ? Qui ? qui ? sinon Claire Liénard...**

A.-R. H.



Isabelle Le Bris lors de l'inauguration de l'exposition Histoire(s) de cuillères

LES VISITES DE LA S.A.B.F. ENTRE BONNES MAINS



Claire Liénard lors de l'assemblée générale du 1^{er} avril 2017 à la bibliothèque Forney

... De fait, l'appel lancé sur le site pour trouver un(e) remplaçant(e) à Isabelle Le Bris n'a pas été posté en vain. Dans un premier temps, Claude Laporte membre du Conseil et collaboratrice à la rédaction

du bulletin, s'est portée volontaire pour assurer un intérim et éviter que les visites ne soient purement suspendues. **Et nous avons eu l'heureuse surprise d'être contactés par l'une de nos jeunes adhérentes, Claire Liénard, qui s'est proposée pour reprendre cette responsabilité qu'elle a le profil et l'expérience idéals pour mener à bien.** En effet, après avoir obtenu un *Bachelor* en Art & Design à Londres, Claire est maintenant étudiante en *Master* à Paris.

Très motivée par la promotion de l'artisanat et le développement culturel, elle a personnellement expérimenté différentes techniques des métiers d'art telles que la dinanderie, la passementerie, le soufflage du verre, la lithographie qui lui ont ouvert les portes de nombreux ateliers. Elle s'est impliquée dans l'organisation de différentes expositions professionnelles à

Londres dont la dernière portait sur les designs de demain mettant en corrélation les pratiques anciennes et futures. Elle nous offre de mettre ses compétences rêvées au service de nos activités associatives. "J'ai à cœur, écrivait-elle à Isabelle, de continuer votre engagement dans notre association." Claire a été présentée à nos adhérents lors de la dernière assemblée générale de la S.A.B.F. tenue dans la grande salle de lecture de la bibliothèque et c'est avec plaisir (et soulagement) qu'elle a été élue au Conseil.

Désormais, Claire, aidée de Claude Laporte et d'Isabelle Le Bris, maintenant soulagée, prépare et organise les visites et c'est elle qui dans nos colonnes vous en présentera le calendrier qu'elle va inaugurer avec l'atelier du Nombre d'or de Bruno Toupry, découverte programmée le 28 avril.

Claire El Guedj

MURIEL RODOLOSSE

par **Isabelle Le Bris**

Il nous paraissait particulièrement intéressant de faire découvrir les réalisations de ce peintre qui travaille sur un support transparent, le plexiglas. C'est ainsi que nos adhérents se sont retrouvés sur la colline de Belleville, pour rendre visite (la dernière de 2016), en son atelier, à Muriel Rodolosse. Née en 1964, Muriel Rodolosse vit et travaille entre Bordeaux et Paris. Elle a exposé ses œuvres dans des centres d'art contemporains y compris à Berlin. Le Fonds régional d'art contemporain (F.R.A.C.) de la région Aquitaine lui a consacré une monographie très remarquée, et elle a obtenu plusieurs distinctions enviées dont le Grand prix du Salon d'art contemporain de Montrouge et celui de la Biennale d'Issy-les-Moulineaux. Pour dire qu'elle est une artiste très appréciée dans les milieux de la création.

Après avoir bénéficié de plusieurs résidences d'artistes (Appelboom, Maisons Daura) dans le sud-ouest de la France, mais aussi aux États-Unis à Chicago (John David Mooney Foundation), elle a présenté en 2015, avec ses créations de petit format, à la galerie des *Jours de Lune* de Metz tout un chemin de réflexion à partir d'un essai intitulé *Le Park* du philosophe Bruce Bégout. Cet ouvrage est le récit d'une fiction *dystopique* décrivant une société imaginaire dont l'organisation vire au cauchemar et met en garde les lecteurs contre une utopie malfaisante.

Dans cette exposition intitulée *At the corner of my mind in the Park*, elle a créé, avec sa sensibilité à fleur de peau, un univers où l'insolite se mêle à l'effroyable, réussissant à faire ressentir au visiteur l'atmosphère oppressante du Park, avec ses habituels paysages aux architectures fantastiques habités sporadiquement de personnages masqués.

Ses recherches plastiques l'ont amenée à peindre sur ce qui est devenu sa matière de prédilection, le plexiglas, dont elle a exploré toutes les possibilités. **Ce support transparent dont elle apprécie la neutralité et la rigidité exige un protocole de travail rigoureux, l'obligeant à un positionnement inhabituel face au spectateur puisqu'elle peint sur le verso de son support, ce qui inverse le processus de création. Mais ces exigences exaltent les réalisations de Muriel Rodolosse, expansion sensible du geste et du mouvement, qu'elle exposera du 29 avril au 21 mai 2017 au Château Lescombes à Eysines (Gironde).**



A view of the ParK in front of Podgaric © Muriel Rodolosse

PROGRAMME DES PROCHAINES VISITES

LE VENDREDI 28 AVRIL, 10 H. Bruno Toupry, doreur à la feuille d'or, référence dans sa spécialité partagera avec nous sa passion, sa culture et son savoir-faire dans le vaste domaine du bois doré, de la dorure à la feuille et de la restauration d'objets d'art dans son atelier Le Nombre d'Or.

LE LUNDI 29 MAI, 15 H. La BnF propose une expérience inédite avec votre imaginaire en s'appuyant sur ses collections et sur une mise en scène du réalisateur et écrivain argentin-canadien Robert Lepage et sa compagnie Ex Machina. Le visiteur est immergé grâce à un casque virtuel dans un voyage fantasmagorique inspiré de l'œuvre d'Alberto Manguel, *La bibliothèque, la nuit* (odyssée dans dix bibliothèques mythiques, réelles et imaginaires).

LE SAMEDI 10 JUIN, 10 H. 30. Visite de l'exposition Mode & Femmes 14/18 proposée par la bibliothèque Forney à l'Hôtel de Sens sur l'aspect jamais encore développé de la mode, de l'histoire et de sa valeur indice des évolutions sociales. Visite commentée spécialement pour les membres de la S.A.B.F. et ses partenaires par Justine Perrichon, chargée de médiation culturelle et du service d'action culturelle à la bibliothèque Forney.

Pour la rentrée, sont déjà prévues les visites de l'atelier d'un maître d'art mouleur statuaire à Montrouge et d'un artisan dinandier mettant sa technique au service de son imagination à Aubervilliers. Ce dernier a obtenu le Prix de l'Intelligence de la main en 2014 et va représenter les métiers d'art français au Japon. D'autres projets sont à l'étude, dont nous ne manquerons pas de vous informer en fonction de leur avancement.

Claire Liénard accepte volontiers les suggestions et propositions de visites d'atelier d'artistes, artisans et métiers d'art; la contacter par mail adressé à clairelienardsabf@gmail.com

RENSEIGNEMENTS ET INSCRIPTIONS : auprès de Claire Liénard par texto ou message oral au 06 29 98 80 89 ou par mail adressé à clairelienardsabf@gmail.com

FRÉDÉRIC BAZILLE ÉTOILE FILANTE DE L'IMPRESSIONNISME

par Maximilien Ambroselli

Après le musée Fabre de Montpellier, c'est au tour du musée d'Orsay de consacrer une superbe rétrospective au peintre Frédéric Bazille (1841-1870), impressionniste de la première heure au talent remarquable, mais disparu trop tôt à seulement 28 ans.

L'exposition avait enchanté l'été dernier les visiteurs du musée Fabre, elle occupe désormais les cimaises du musée d'Orsay, lieu emblématique de l'impressionnisme, avant de s'exporter à la National Gallery de Washington à partir du mois d'avril. En accueillant plus d'une soixantaine de peintures de Frédéric Bazille, elle propose une approche chronologique assez exhaustive de cet artiste encore trop méconnu du grand public, et invite à le reconsidérer comme un maître à part entière.

Si son goût fut dans un premier temps forgé auprès des collections montpelliéraines du marchand d'art moderne Alfred Bruyas et du musée Fabre (comme l'atteste dès la première salle l'étonnante copie du *Mariage mystique de sainte Catherine* de Véronèse), c'est surtout à Paris que Frédéric Bazille parfait sa formation artistique. Installé dans la capitale en 1862, il intègre l'atelier du peintre suisse Charles Gleyre où il se lie d'amitié avec Monet, Sisley et Renoir. Tout au long de la décennie 1860, il ne cesse de côtoyer l'avant-garde parisienne : des peintres de premier ordre comme Manet et Fantin-Latour, mais aussi des poètes et des écrivains tels Baudelaire, Verlaine, Zola.



1

Sur les six ateliers qu'il occupe successivement durant cette période, trois se trouvent représentés dans son œuvre et sont exceptionnellement réunis par l'exposition : *L'Atelier de la rue Furtensberg*, restauré pour l'occasion, que l'artiste partagea avec Monet, *L'Atelier de la rue Visconti*, où le rejoindront Monet et Renoir, et *L'Atelier de la rue de La Condamine* qui proclame son appartenance au groupe des Batignolles, aux côtés de Manet, Schöndorfer, Zola, Astruc, Renoir et Maître. Il ne fait aucun doute que ces fréquentations se sont avérées très stimulantes pour le jeune peintre, qui fit de ses ateliers successifs des lieux d'échanges esthétiques, où l'on pouvait se partager librement les modèles et les sujets.

L'exposition associe en une très belle cimaise trois peintures réalisées si-

multanément : le portrait que fit Renoir de Bazille peignant *la Nature morte au héron*, *le Héron* en question et celui que



2



3

peignit à ses côtés Sisley. Si l'objectif de ce type de confrontation est d'évaluer Bazille, force est de constater que ce dernier tient bien la comparaison, tant ses œuvres témoignent d'une véritable maîtrise technique et d'un tempérament sensiblement plus romantique qui lui est propre. Ce romantisme à peine voilé se laisse par ailleurs percevoir dans la passion qu'il éprouve pour la musique de Schuman, Wagner, Berlioz, que l'on peut (la démarche est assez insolite pour être soulignée) redécouvrir dans l'une des salles de l'exposition. Emboitant en peinture le pas de Manet, Bazille participe au renouvellement du portrait et



4

de la scène de genre, mais c'est surtout dans ses natures mortes qu'il se montre le plus audacieux, à travers des mises en scènes très dépouillées et des cadrages resserrés résolument modernes. L'artiste a aussi la particularité de privilégier dans son œuvre le nu masculin, qu'il choisit de traiter seulement pour lui-même, en dehors de tout prétexte historique. **Par le biais de grands formats assez spectaculaires, le thème de la baignade masculine moderne se trouva ainsi porté au rang de la peinture d'histoire, valant au jeune peintre ses premiers scandales publics.**

Les nombreuses radiographies réalisées en amont de l'exposition (et ce par les trois musées) mettent en lumière la spécificité de Bazille qui semblait exclure de son processus créatif tout quadrillage ou esquisse sous-jacente au crayon. La peinture à l'huile était directement appliquée sur la toile (préalablement préparée comme il était d'usage), puis modifiée au fur et à mesure si nécessaire. Chose singulière également, le jeune artiste a à plusieurs reprises peint par-dessus d'anciennes compositions qui ne devaient plus lui sembler satisfaisantes, et qui jusqu'à présent étaient considérées comme disparues. C'est ainsi que la *Jeune fille au piano*, première œuvre destinée au Salon de 1866, fut recouverte quatre ans plus tard par *Ruth et Booz*, ultime composition d'inspiration biblique laissée inachevée.

Disparu prématurément à l'été 1870, suite à son engagement funeste dans le conflit franco-prussien, Bazille laisse derrière lui une œuvre qu'il convient aujourd'hui de réévaluer en profondeur. Si elle frappe par sa singularité, elle permet sans aucun doute de consacrer son auteur comme l'un des éminents acteurs de l'avènement de l'impressionnisme.

1. Autoportrait à la palette, 1865. Huile sur toile, © The Art Institute of Chicago
2. L'Atelier de Bazille, dit L'Atelier de la rue La Condamine, 1869. Huile sur toile, legs Marc Bazille © Musée d'Orsay, ph. Patrice Schmidt
3. Nature morte au héron, 1867. Huile sur toile, © Musée Fabre de Montpellier, ph. Frédéric Jaulmes
4. La Robe rose, 1864. Huile sur toile, legs Marc Bazille © Musée d'Orsay, ph. Patrice Schmidt

FRÉDÉRIC BAZILLE

LA JEUNESSE DE L'IMPRESSIONNISME

Du 15 novembre 2016 au 5 mars 2017

MUSÉE D'ORSAY

1, rue de la Légion d'Honneur 75007 Paris
www.musee-orsay.fr

CAMILLE PISSARRO

LE PREMIER DES IMPRESSIONNISTES

par **Isabelle Le Bris**

"Le premier des impressionnistes", c'est ainsi que Paul Cézanne qualifie le peintre Camille Pissarro (1830-1903) qui fut son maître et pour qui il avait une grande admiration. Dès le début de cette exposition proposée par le musée Marmottan-Monet, nous faisons la connaissance de Pissarro avec son *Autoportrait à la palette* (1896) où il se représente, longue barbe neigeuse, chapeau de feutre et manteau ample. Son regard est doux et bon, c'est un homme bienveillant. À cette époque, il était serein car son exposition de 1892 chez le marchand d'art Durand-Ruel avait été un grand succès ; celui-ci lui achetait des toiles assez régulièrement. Il était devenu enfin célèbre, son train de vie s'améliorait après bien des tourments.

Mais sa vie a été aventureuse. Né dans une petite île des Antilles danoises, Saint-Thomas, où son père tenait un commerce sur la route commerciale entre l'Europe et l'Amérique, il partit à onze ans suivre ses études à Paris. Revenu six ans plus tard pour travailler au magasin, il s'en échappa pour aller peindre et dessiner à Caracas avec son ami peintre Fritz Melbye. Poursuivant son rêve de faire une carrière de peintre en France, Camille Pissarro s'installe à Paris en 1855 où les œuvres de Jean-Baptiste Corot le touchent par la sincérité des émotions qu'il transmet.



1

Au début de l'exposition, la toile intitulée *Deux femmes causant au bord de la mer* peinte en 1856 et exposée en France pour la première fois rappelle son passé ; elle représente le bord de mer de son île natale où, selon Paul Cézanne, "il a appris le dessin sans maître". Ses autres amis dans les années 1860 sont Claude Monet avec lequel il parcourt les champs et les forêts et Ludovic Piette (1826-1878), peintre paysagiste - avec qui il partage son admiration pour Proudhon, philosophe et précurseur de l'anarchisme -, qui le reçoit souvent avec sa famille dans la Mayenne, dans les moments de crise.

Il commence à exposer ses toiles au Salon en 1866 et emménage à Pontoise, puis à Louveciennes où il résidera de 1869 à 1872. Il y réalisera une œuvre de taille spectaculaire intitulée *Louveciennes* (1871) et, à son retour de Londres, retrouva sa maison et ses



2

toiles saccagées pendant la guerre. La vie pour lui est difficile, ses toiles se vendent peu, il fait vivre sa famille avec l'argent que lui donne sa mère. Malgré cela il est heureux, aimant et fier de ses six enfants. Il devient ami du docteur Gachet, médecin et collectionneur d'art, qui sera ultérieurement le soutien de Van Gogh. Dans les années 1880-1885, Monet, Renoir, Sisley et Gauguin se sont éloignés de lui. **En effet, après avoir exploré des thèmes paysans qui engendrèrent des œuvres très célèbres comme la Jeune fille à la baguette (1881), il se dirige vers le néo-impressionnisme et travaille alors la technique du pointillisme avec Georges Seurat (1859-1891), rencontré en 1886 avec son fils Lucien.** Cette période est particulièrement bien représentée dans l'exposition. Ainsi, nous avons pu découvrir *La maison de la sourde*, *le Clocher d'Éragny* (1886) et *La Seine à Rouen, l'île Lacroix, effet de brouillard* (1887).

Pissarro, à la recherche d'une évolution constante, a multiplié les sujets, essayé tous les genres et les techniques et nous a offert à la fin du siècle, des vues urbaines comme *Le Pont-Neuf, après-midi, soleil, première série* (1901) qui terminent notre visite de l'exposition.

Ce parcours peut se poursuivre au musée du Luxembourg avec l'exposition *Pissarro à Éragny. La nature retrouvée* jusqu'au 9 juillet 2017, où sont présentés une centaine de tableaux, dessins, gravures créés à Éragny-sur-Epte où Camille Pissarro s'était installé en 1884.

CAMILLE PISSARRO

LE PREMIER DES IMPRESSIONNISTES !

Du 23 février au 2 juillet 2017

MUSEE MARMOTTAN-MONET

2, rue Louis-Boilly 75016 Paris
www.marmottan.fr

PISSARRO À ERAGNY

LA NATURE RETROUVÉE

Du 16 mars au 9 juillet 2017

MUSÉE DU LUXEMBOURG

19, rue de Vaugirard 75006 Paris
www.museeduluxembourg.fr

1. Deux Femmes causant au bord de la mer, 1856, huile sur toile, Collection Mellon © National Gallery of Art, Washington

2. Jeune Fille à la Baguette dit aussi La Bergère, 1881, huile sur toile, musée d'Orsay, legs Isaac de Camondo, 1911. © RMN-Grand Palais. Ph. Hervé Lewandowski

3. Le Pont-Neuf, après-midi, soleil, première série, 1901, huile sur toile, © Philadelphia Museum of Art

4. La Maison de la sourde et le clocher d'Éragny, 1886, huile sur toile © Indianapolis Museum of Art



3



4

SÉRÉNISSIME !

Venise en fête de Tiepolo à Guardi

par **Jeannine Geysant**

1

d'ailleurs Venise en 1762, pour Paris où Louis XV le nomma à la tête de la *Comédie italienne*. L'autre portrait peint à l'huile est celui du célèbre castrat Farinelli peint par Jacopo Amigoni (1682-1732).

L'exposition brille surtout par les grands tableaux représentant les cérémonies publiques et l'accueil de dignitaires étrangers ; y sont présents des artistes connus comme Guardi, Carlevarijs mais aussi ceux moins souvent exposés tels Cimaroli et Borsato et plusieurs graveurs. Quatre toiles de Francisco Guardi (1712-1793) célèbrent ces fêtes vénitienes dont celle assez surprenante, du doge porté sur la place Saint-Marc, et précédé par les ouvriers de l'Arsenal, armés de longs bâtons pour écarter les Vénitiens et ménager le passage du doge jetant au peuple des pièces d'or. **D'importantes manifestations festives étaient organisées lors des visites de souverains européens telle cette régata sur le grand canal en 1709, en l'honneur de Frédéric IV de Danemark qui emmena dans ses bagages une importante collection de verres de Venise que l'on peut encore admirer aujourd'hui au château de Rosenborg à Copenhague.**

L'exposition a privilégié les venues de personnalités françaises : la fastueuse arrivée du comte de Cergy, ambassadeur de France à Venise en 1726, peinte par Lucas Carlevarijs (1663-1730), un des premiers vedutistes de Venise. Giovanni Battista Cimaroli (1687-1771) nous présente les divertissements donnés en 1745 pour commémorer le récent mariage du dauphin Louis, fils de Louis XV avec l'infante Marie-Thérèse. Napoléon 1^{er}, qui pourtant décréta la fin de la glorieuse république de Venise, fut honoré d'une régata, à la date symbolique du 2 décembre 1807, anniversaire du sacre impérial et de la victoire d'Austerlitz. Deux tableaux peints par Giuseppe Borsato (1771-1849) montrent l'un, Napoléon présidant la régata depuis le balcon du palais Balbi et, l'autre l'entrée du cortège impérial se dirigeant vers un arc de triomphe, décor construit pour la circonstance.

La dernière salle est consacrée au carnaval. Giandomenico Tiepolo (1727-1804) dépeint un de ses divertissements incontournables "*Il mondo novo*", panorama peint éclairé par une lumière artificielle, que des curieux, en costume et curieusement vus de dos, viennent contempler. Longhi nous entraîne dans les coulisses du carnaval, et plus précisément, dans un *ridotto*, ancêtre du casino moderne, où un couple, occupé à un badinage sentimental, nous permet de dé-

Le musée Cognacq-Jay nous convie à revivre, durant quatre mois, les fastes de la Sérénissime République de Venise, au siècle des Lumières, alors qu'elle vit son dernier âge d'or. Ces fêtes et célébrations attirent des personnalités et des amateurs de l'Europe entière.

L'importance des spectacles de théâtre et d'opéra – Venise ne comptait pas moins de seize théâtres publics – est évoquée par deux portraits, celui au burin de Carlo Goldoni (1707-1793), réformateur de la comédie italienne qui quitta

tailler le costume par excellence des Vénitiens composé de la "*bauta*", capuchon couvrant le cou et la chevelure, et recouverte du tricorne ; elle se prolonge par une cape noire qui peut dévoiler une robe ou un costume richement brodés ; la face est cachée par un masque blanc. À l'étage supérieur de l'exposition, un atelier parisien, la Fabrique de la Goutte d'or a reconstitué, avec les conseils du palais Galliéra, deux costumes traditionnels vénitiens.



2

Les grandes *vedute* auraient mérité un espace de présentation plus vaste pour être mises en valeur et permettre de les contempler longuement pour en découvrir tous les détails, souvent savoureux.

1. Francesco Guardi. Le Doge porté sur la place Saint-Marc, vers 1775-1777. Huile sur toile © Musée de Grenoble

2. Giovanni Battista Cimaroli. Célébrations pour le mariage du dauphin Louis, vers 1745. Huile sur toile © Lampronti Gallery, London

3. Pietro Longhi Le Ridotto, vers 1757. Huile sur toile © Fondazione Querini Stampalia, Venise



3

MUSÉE COGNACQ-JAY

Jusqu'au 25 juin 2017

8 rue Elzévir, 75003 Paris

Du mardi au dimanche,

10 h. – 18 h.

www.museecognacqjay.paris.fr

Au musée de l'Orangerie

LA PEINTURE AMÉRICAINE DES ANNÉES 30

par **Alain-René Hardy**



La salle 2 de l'exposition © Musée de l'Orangerie. Ph. Sophie Boegly

Les deux vastes salles ovales qui abritent à l'Orangerie *Les Nymphéas* de Claude Monet constituent en plein cœur de Paris, quand elles ne sont pas assaillies de touristes effectuant leur devoir de touriste, un havre de beauté, de poésie et de paix.

Elles ne sont pas sans revers, occupant la majeure partie du sol. En creusant à plusieurs reprises, jusqu'en dessous du niveau de la Seine proche, les architectes ont pu gagner de beaux espaces pour accrocher dignement les bijoux de la collection Guillaume-

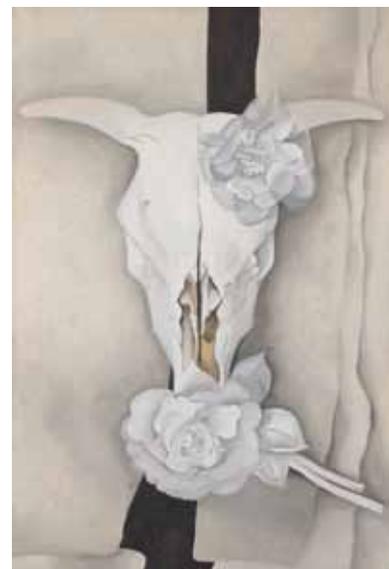
Walter, les incomparables Cézannes, les étonnants Derains et des Soutines à ne plus savoir quoi en faire sauf à les disposer dans un salon transformé *ad libitum* en sacristie ou en boucherie ; malgré cela, les surfaces disponibles ici pour des manifestations temporaires restent trop mesurées, imposant au musée une politique restrictive d'exposition qui fait écarter toutes celles qui, encyclopédiques, prolixes ou bien éclectiques (c'est-à-dire la majorité), demanderaient à être implantées sur des superficies dont on ne dispose pas.

A cet égard, l'exposition consacrée à la peinture américaine des années 30, présentée cet automne, était idéalement proportionnée, avec son thème parfaitement circonscrit. Dotée par les commissaires d'une présentation très synthétique, – visant un public supposé dépourvu de toute préconnaissance sur un tel sujet si éloigné de nos regards hexagonaux, son propos se développait en pas plus de six salles, – et moins d'une cinquantaine de toiles, la dernière ne proposant en clap de fin que deux tableaux, celui de Pollock, probléma-

tique, rattaché pas plus à ce qui l'a précédé qu'à ce qui va suivre, du moins de la main, ou des seaux, du peintre.

Une exposition modeste dans ses ambitions, mais qui avait beaucoup d'atouts pour plaire. A l'écart, en effet, presque complètement, des mouvements artistiques qui depuis plus d'une décennie agitaient le Vieux monde, les peintres américains ont produit durant les années de la Grande Dépression une représentation fraîche, spontanée et sincère de leur environnement sans interdits, ni tabous, mais non sans audace chromatique ou plastique (paysages de Marvin Cone), qu'il s'agisse des panoramas industriels qui inspirèrent C. Sheeler et C. Demuth – des sujets d'une rareté bien notable dans la peinture européenne –, de la quiète permanence des campagnes contrastant avec l'angoissante solitude des villes (E. Hopper), des effets de la crise, de la pauvreté, du racisme. Largement dominante, la figuration n'est ni en cause, ni en péril, et l'abstraction, quand abstraction il y a, est souvent d'emprunt sinon le fait d'artistes ayant séjourné en Europe.

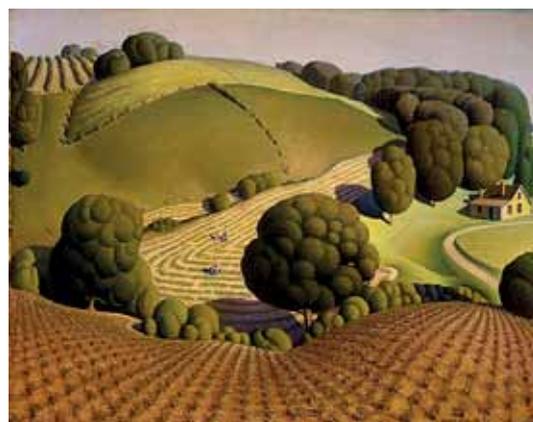
Même si certains succombèrent à la tentation d'une production tendant au stéréotype, comme Aaron Douglas, ou bien à une illustration caricaturale ou humoristique à destination journalistique (D. Lee, P. Cadmus), de celle qui fera bientôt la fortune de Norman Rockwell, regrettamment absent, en tant qu'archétype, de cette présentation, il n'en reste pas moins que ce retour au triste temps du *New Deal* génère paradoxalement un grand réconfort grâce à une peinture innocente, dépourvue encore de tout –isme, produite par des artistes qui furent d'authentiques *témoins de leur temps*.



Georgia O'Keeffe, Crâne de vache avec roses, 1931. Huile sur toile © The Art Institute of Chicago. Georgia O'Keeffe Museum / ADAGP Paris 2016



Charles Demuth, ... And the Home of the Brave, 1931. Huile et graphite sur toile © The Art Institute of Chicago



Grant Wood, Young Corn, 1931. Huile sur masonite, Cedar Rapids Museum of Art

LE MONDE SELON TOPOR

par **Thierry Devynck**

À l'occasion du vingtième anniversaire de la mort de l'artiste, la BnF consacre une exposition rétrospective à la figure et à l'œuvre de Roland Topor, ce qui nous invite à nous poser cette question : Pourquoi aimons-nous cet inclassable suiveur de Johann Heinrich Füssli, Odilon Redon et d'Alfred Kubin ? Les raisons se précipitent :

- Parce qu'il nous délivre de l'ennui et surtout de l'esprit de sérieux qui règnent dans l'art contemporain.

- Parce que mieux qu'aucun autre il a su mettre l'art à l'épreuve de la dérision.

- Parce que comme illustrateur, il sait occuper sa place sans jamais polluer la littérature.

- Parce qu'il ne cherche pas à convaincre, mais séduit comme on frise, naturellement, alternant la farce, la délectation morose et l'horreur, ou les combinant à sa façon.

- Etc.

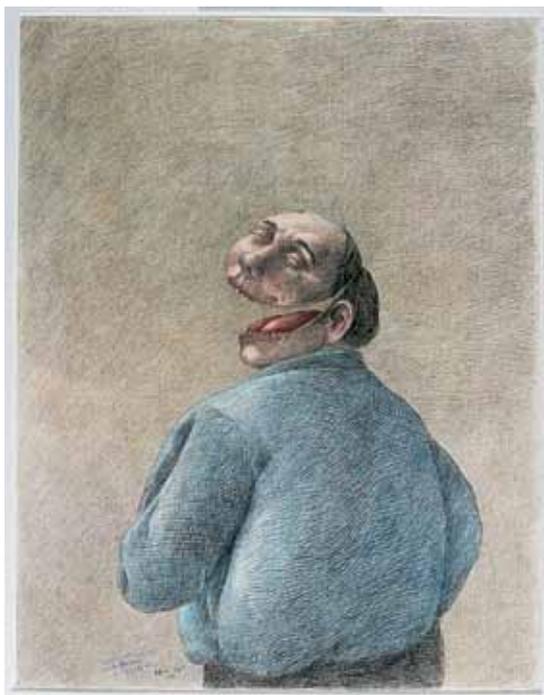
Topor fut intéressant à regarder et à écouter (quel causeur !), comme une réponse magnifique à ce problème : comment arriver à vivre en dépit de l'esprit qu'on a ? Il n'y parvint pas si mal, semble-t-il, et se disait même homme heureux.

Après des études aux Beaux-Arts, il connaît l'influence de Saul Steinberg et de Siné, dont il demeurera l'admirateur et le disciple en démolitions et ravages. Il débute dans le dessin de presse, mais n'aime guère l'actualité ni l'humour sans conséquence. Ce sera la revue *Bizarre*, puis *Hara-kiri* en 1961 où l'accueille Cavanna. Celui-ci donne de Topor cette description parfaite : "Encore un solitaire, mûri dans un coin, ayant tâté de toutes les influences et les ayant recrachées, sadique jusqu'à l'insoutenable, mieux que méchant : inquiétant. Le maître de l'inquiétude, si j'ose dire." L'artiste fonde avec Fernando Arrabal et Alejandro Jodorowsky le mouvement *Panique*, qu'ils veulent surmonter dérisoirement du surréalisme vieillissant et pontifiant d'André Breton. S'ouvre ensuite une carrière vaste et féconde devant Roland Topor. Toutes les conditions étaient réunies pour que naisse une œuvre abondante et variée : l'homme est un gros travailleur, curieux de tout. Très dépensier, il refuse rarement la commande. On peut être très noir dans son œuvre sans avoir rien de l'artiste maudit. Certes il est moins bien poétiquement parlant de vivre de son art que de voler, mendier ou d'être expéditionnaire à la Direction des cultes, mais Topor ne fut jamais de ces artistes arrivés qui sont devenus ce qu'était leur public. Ses dessins demeurèrent de bout en bout révoltants et "désobligeants" au possible, quoique dans une mesure qui restait tolérable dans la France libérale et raffinée de Georges Pompidou. Sans doute l'artiste joua-t-il toujours *contre la banque*, mais il ne s'intéressait pas à la politique et ne chercha pas à

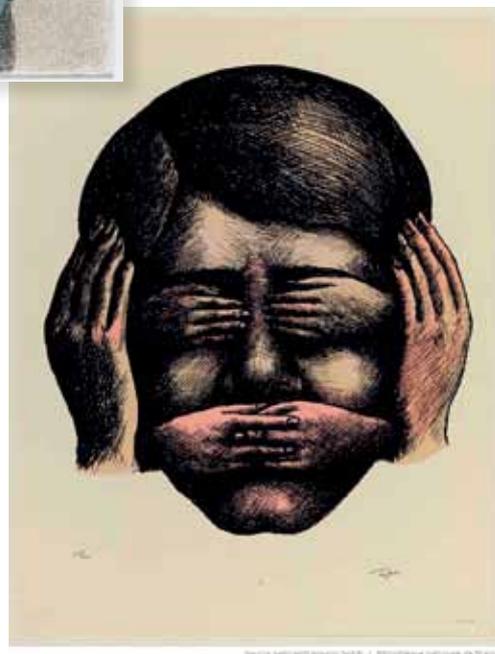
subvertir l'ordre social ; il est ailleurs. Quant à sa littérature, elle ressortit à un genre qui a son rayon dans les librairies.

Désireux de conjurer l'impression de vrac, les organisateurs ont conçu un parcours en colimaçon, où le visiteur progresse

entre deux barrières hautes, comme dans la stabulation moderne. Au lieu de la simple chronologie, on passe en revue les domaines d'application nombreux où l'artiste a brillé : dessin de presse, illustration, spectacles (costumes et décors), et enfin l'inévitable vide-poche : "Topor artiste et écrivain". On se dit que dans ce tableau très divers eussent trouvé place d'autres pièces rares et inattendues, comme la rate et la vésicule biliaire de l'artiste conservées dans l'esprit de vin. Ces bocaux sont au Musée de l'Assistance publique et difficilement visibles sur rendez-vous. C'était l'occasion de les sortir du placard ; Topor aurait osé.



À gorge déployée, 1975. Encre de Chine et crayon de couleurs. Stedelijk Museum, Amsterdam © Adagp



Malin comme 3 singes, 1972. Sérigraphie en couleurs. BnF, Dept Estampes et photographie © Adagp

LE MONDE SELON TOPOR

Jusqu'au 16 juillet 2017

B.n.F SITE FRANÇOIS-MITERRAND

Quai François Mauriac, 75706 Paris

www.bnf.fr/fr/evenements_et_culture/expositions/f.monde_topor.html

ELI LOTAR, PHOTOGRAPHE

par **Thierry Devynck**

Le musée du Jeu de paume continue d'égrener les représentants de la "Nouvelle vision" dans la photographie de la France d'entre deux guerres. On pense au poulet : une fois détachés les bons morceaux, restent les sot-l'y-laisse de l'art, délectables peut-être, mais plus petits et comme facultatifs. Michel Frizot ayant pris sa part (les bons morceaux) : Kertész, le patron, et plus récemment Germaine Krull, arrive aujourd'hui le tour d'Eli Lotar (1905-1965), qui fut l'élève et l'assistant de la photographe et partagea quelque temps sa vie mouvementée et sa couche. Germaine Krull, en maîtresse maternelle, prit en main et forma ce petit jeune homme timide et séduisant, tout comme Kertész devait expliquer la photographie à Brassai, à peu près au même moment. Elle lui passe son Icarette 6 x 9 (touchante frugalité des moyens matériels à cette époque), lui donne quelques conseils de sujets, montre des exemples. Eli Lotar a l'esprit vif et saisit tout de suite ce qu'il faut faire pour devenir un professionnel (un photographe professionnel est un photographe qui vit de la photographie). C'est qu'il s'agit aussi de subsister. À cette époque il n'est pas question de vendre des tirages originaux ; on s'efforce donc de placer ses photos auprès des éditeurs et surtout de la presse illustrée, qui



2

s'ouvre de plus en plus à la photographie. En 1927 Lucien Vogel médite la formule de *Vu*, premier magazine photo français qu'il fondera l'année suivante ; il invente ce faisant dans notre pays le photo-journalisme. Désireux de se donner une ligne éditoriale, Vogel choisit ses opérateurs dans le courant moderniste qui perce et se répand partout. Ces trois photographes : Kertész, Krull et Lotar répondent à ses attentes et donneront le ton du journal.

Les photographes du bon deuxième rayon ont ce mérite de nous faire voir le style dominant d'une époque parce que désencombré de tout génie personnel. Eli Lotar sait se couler dans le genre qui s'offre à lui (ou bien nous dirons pour être plus aimable que cette école photographique rencontra ses attentes non formulées et sa nature profonde). Pour les artistes très sensibles aux influences, la vision nouvelle offre des formules, ses trucs et ses tics. Le jeu consiste à décevoir l'attente du public, à le surprendre. Il s'agit de faire surgir du spectacle le plus banal au coin de la rue une image un peu déroutante, inquiétante éventuellement. L'opérateur s'appliquera à éviter les vues à hauteur d'œil, l'appareil tenu vertical. Au contraire, il le placera volontiers au ras du sol ou très en hauteur et l'inclinera en sorte d'obtenir de vigoureux effets de plongée et de contre-plongée. Il fera confiance ensuite en sa sensibilité pour ne pas tomber dans le plus fatigant stéréotype.

Eli Lotar donnera amplement dans cette autre caractéristique de l'école nouvelle, ce qu'on appellera l'"engagement social". Mais il s'agit surtout de commandes de Lucien Vogel, qui ne fait que reprendre la vieille recette en habits neufs de la presse populaire, formule inusable mêlant horreur et compassion. Lotar traitera dans cette ligne les aveugles des Quinze-Vingts, la prostitution, la misère en général (si pittoresque et si faite pour le roman, la photo et la jouissance bourgeoise). Brassai fréquentera les mêmes registres un peu plus tard, mais dans une manière plastiquement géniale et tendant au fantastique plutôt qu'au passionnel.

Les trois commissaires de l'exposition qui se partagent ce petit ou moyen maître, voulant justifier leur choix, s'efforcent de faire d'Eli Lotar un artiste plus vaste que celui de la série qui l'a rendu célèbre dans *Vu* : les abattoirs. Ils n'y parviennent pas vraiment car tout ramène toujours à ce cliché constamment reproduit des pieds de bœuf écorchés appuyés sur un mur de la Villette, comme des souliers à leggings. Qui nous expliquera ce mot fascinant : *Pichard* écrit à la craie ou gravé deux fois sur le mur ? Dans le même esprit, Lotar photographia en 1929 deux jambes de mannequin coupées et chaussées de brodequins, posées sur des pavés.



1



3



4



5

1. Travaux d'assèchement du Zuiderzee, Pays-Bas, 1930. Archives Tériade, musée départemental Matisse, Le Cateau-Cambrésis © Eli Lotar

2. Hôpital des Quinze-Vingts (photomontage), 1928, Centre Pompidou (ancienne coll. C. Bouqueret), Paris © Eli Lotar

3. Puntition, 1929, Centre Pompidou (ancienne coll. C. Bouqueret), Paris © Eli Lotar

4. Aux abattoirs de la Villette, 1929, M.O.M.A, New York © Eli Lotar

5. Giacometti, Buste de Lotar, 1965, Centre Pompidou (don de A.-Marie et J.-Pierre Marchand), Paris © Eli Lotar

ELI LOTAR (1905 - 1969)

Jusqu'au 28 mai 2017

MUSÉE DU JEU DE PAUME

Jardin des Tuileries
1, place de la Concorde, 75008 Paris
du mardi au dimanche, 11-19 h.

www.jeudepaume.org

LES RENCONTRES DE BERNARD PLOSSU : LA COLLECTION D'UN PHOTOGRAPHE

Nous évoquons l'art photographique merveilleux de Bernard Plossu dans un écho du numéro 202 (ses images d'Italie). Une nouvelle exposition de la M.E.P. propose au public non pas d'autres clichés du célèbre opérateur, mais les tirages qu'il a reçus depuis quarante ans peut-être de ses confrères, en hommage d'admiration ou en échange, et offerts à ce musée parisien avec une générosité au-delà de tout éloge. Cette exposition est troublante et d'abord un peu frustrante en raison de son aspect de vrac à peine organisé (les clichés sont accrochés par grandes catégories : paysages, portraits, etc.). Quelques vues sont célèbres : la Mille Anita de Doisneau, le portrait d'Aldous Huxley par Jeanloup Sieff, mais la plupart sont des découvertes totales, d'opérateurs dont nous ignorions l'existence et le talent. Les tirages sont tous de grande qualité et de format plutôt petit, suggérant une vision intime.

Cette démonstration n'a pas été voulue par la direction du musée, mais il nous a paru que la cohabitation de la collection Plossu, logée petitement sur un seul côté du dernier palier, avec les œuvres du plasticien chinois Gao Bo, qui s'étaient à l'aise sur les deux étages nobles du bâtiment et y répandent un ennui pesant, illustre de quel côté penche naturellement la qualité et l'authenticité en photographie. Du côté des formats usuels plutôt que de la vulgaire démesure marchande, de la modestie des intentions et de l'économie des moyens plutôt que de leur combinaison brouillonne. Et ajoutons du côté de la jouissance intime plutôt que de l'ennui et de l'indifférence. Le public ne s'y trompe pas, qui se masse au dernier étage droite.

MAISON EUROPÉENNE DE LA PHOTOGRAPHIE

Jusqu'au 9 avril 2017

5/7 rue de Fourcy, 75004 Paris

www.mep-fr.org



Claude Batho. Le couloir, Olette. 1970.
Maison Européenne de la Photographie, Paris
(Don de Bernard Plossu) © Claude Batho

KIMONOS D'UN PAYS SI LOINTAIN

par **Claude Laporte**

Des kimonos tous plus beaux les uns que les autres, issus de la prestigieuse collection de la maison Matsuzakaya fondée en 1611, s'offrent à nos regards dans la galerie basse du musée Guimet. Et le succès est bien là ! Parisiens et touristes attendent avec patience que leur tour vienne pour entrer dans la galerie des merveilles ! Sous un éclairage tamisé, le kimono, pièce essentielle dans la garde-robe au Japon, de l'époque d'Edo (1603-1868) à nos jours et support privilégié de l'expression artistique japonaise, témoigne dans de nombreuses vitrines, de la variété des tenues des différents groupes de la société japonaise : la noblesse militaire, l'aristocratie impériale et la bourgeoisie marchande. **Les cartels explicatifs près de chaque vitrine sont suffisants pour comprendre l'évolution du vêtement qui avait un prédécesseur le *kosode* (terme apparu entre les XII^e et XIV^e siècles) et l'importance de la production de kimonos de mariage, kimonos de jeunes filles, kimonos de dignitaires ou de courtisanes raffinées, en réponse à de nombreuses demandes sociales.**

Généralement en forme de T, le kimono s'affranchit dès l'origine des courbes du corps. Depuis son invention, il se construit, se taille, assemble strictement entre elles sept bandes droites. Il se colore par des techniques diverses : tissage, broderie, teinture ou peinture. Et comme il offre une large surface plane, sur celle-ci s'expriment alors autant de décors complexes, cohérents, autant de motifs délicats, qui rendent compte d'une nature magnifiée. De manière générale, ce sont des cerisiers en fleurs, des pins, des érables rouges, des bambous et des prunus, des feuilles de ginkgo-biloba, mais aussi des ponts et des sources auprès desquelles des oiseaux au long bec apaisent leur soif.

Pour fermer le kimono, après avoir rabattu le côté gauche sur le côté droit, l'*obi*, une large ceinture également décorée, tient l'ensemble au niveau de la taille. Les femmes de la société japonaise avaient quantité d'*obis* selon les saisons et bien des façons de nouer cette bande de tissu de quatre ou cinq mètres de long et trente-cinq centimètres de large, à tel point que cette pièce s'est imposée comme un marqueur social. Il a ainsi pris une importance considérable au point de capter plus d'attention que le kimono lui-même ! Ajoutons que les tenues étaient à l'époque complétées par des chaussures japonaises (*tabi*), plus ou moins hautes, en paille ou en bois, avec cette séparation bien connue pour le pouce et par des accessoires pour les tenues féminines, bijoux, peignes et tiges pour des chevelures nattées ou en volumes.

Avec le temps, alors que dans l'archipel s'estompait le goût pour le port des kimonos, leur préférant des vêtements de forme plus occidentale, plus ajustés, l'esthétique japonaise a influencé la création artistique occidentale de la seconde moitié du XIX^e siècle, plus tard l'art moderne, et notamment la mode féminine.



1



2



3



4



5



7



6

La dernière salle de l'exposition confirme la portée d'une telle influence dans les créations d'Yves Saint Laurent, Jean Paul Gaultier, John Galliano ou Franck Sorbier. Une courte vidéo nous informe utilement sur cette exportation de l'esthétique japonaise, mais aussi sur les approches appliquées par des couturiers japonais contemporains tels Issey Miyake, Kenzo Takada ou Junko Yoshino. En effet, à partir des traditionnelles formes du kimono et de l'obi, ils témoignent dans leurs œuvres de leur désir de faire perdurer le style déstructuré et les lignes asymétriques sur des supports les plus divers pour une clientèle devenue mondiale. Cette vidéo constitue d'ailleurs une excellente conclusion à cette exposition si riche en créations venues d'un pays si lointain.



8

1. Junko Koshino, Kimono Oiran, soie et polyester, 2009, © Junko Koshino Inc. / Photo : Yutaka Mori
2. Catalogue de modèles pour les motifs de kosode, Nishikawa hinagata. 5 volumes, 1718, Collection Matsuzakaya.
3. Kosode à motifs de treilles de glycine, vagues et feuilles de chanvre, teinture en kanoko shibori sur un fond en crêpe de soie chirimen rouge, seconde moitié du XVII^e siècle, Collection Matsuzakaya.
4. Katabira à motif de pavillons à étages, teinture à réserve sur un fond en lin jaune clair, première moitié du XIX^e siècle, Collection Matsuzakaya.
5. Furisode avec illustration de la fête des feuilles jaunes et rouges de l'automne, teinture yuzen et broderies sur un fond en sergé de soie saya jaune, première moitié du XIX^e siècle, Collection Matsuzakaya.
6. Paravent à six panneaux représentant des kimonos suspendus (tagasode) (paravent droit) couleurs sur papier, première moitié du XIX^e siècle, H. 153,7 ; L. 349,2 cm, Collection Matsuzakaya.
7. Coiffeuse à motifs de pivoines et losanges narihira bishi en laque maki-e et accessoires, première moitié du XIX^e siècle, Musée municipal de Nagoya.
8. John Galliano, Modèle "Gia-Cia-Me-San" collection printemps-été 2007. © Dior Haute Couture, Photo : Guy Marineau
9. Katabira à motifs de haies sèches, aëlllets et hirondelles, teinture à réserve et broderies sur un fond en lin gris foncé, seconde moitié du XVIII^e - première moitié du XIX^e siècle, Collection Matsuzakaya.
10. Kosode à motif de camélia, fond en satin de soie shusu blanc, première moitié du XVIII^e siècle, Collection Matsuzakaya.
11. Hitoe à motifs de cerisier et pivoines, teinture à réserve sur un fond en crêpe de soie kinuchijimi violet, seconde moitié du XIX^e siècle, Collection Matsuzakaya.

3, 4, 5, 9, 10, 11 © J. Front Retailing Archives Foundation Inc./Nagoya City Museum

KIMONO - AU BONHEUR DES DAMES

Du 22 février au 22 mai 2017

MUSÉE NATIONAL DES ARTS ASIATIQUES – GUIMET

6, place d'Iéna 75116 Paris

www.guimet.fr



9



10



11

NISSIM DE CAMONDO

par **Jeannine Geysant**



1

Visiter le musée Nissim de Camondo (rattaché aux Arts décoratifs), c'est revivre cette période de perfection de l'art décoratif français de la seconde moitié du XVIII^e siècle, présenté dans un écrin adapté pour le mettre en valeur.

Tous les chefs-d'œuvre exposés ont été choisis et acquis par le banquier parisien Moïse de Camondo (Istanbul, 1860 – Paris, 1935), avec un grand souci de perfection et d'harmonie. Pour abriter ses collections, il souhaitait reconstituer une demeure du XVIII^e siècle et confia à René Sergent (1865-1927), architecte renommé, la construction d'un hôtel particulier inspiré du Petit Trianon de Versailles. Édifié en 1911-1914, entre cour et jardin, en bordure du parc Monceau, il fut la demeure du baron Moïse de Camondo et de ses deux enfants, Nissim (1892-1917) et Béatrice (1894-1943). Sa fille et son époux Léon Reinach y demeurèrent jusqu'à la naissance de leurs enfants en 1920 puis 1923. **En 1924, Moïse décida de transformer son hôtel en musée et le légua avec toutes ses collections et son mobilier au musée des Arts décoratifs considérant que ce legs est fait à l'Etat français, avec la condition que ce musée porte le nom de son fils Nissim de Camondo mort pour la France en 1917, en combat aérien et rappelant aussi le nom de son père qui avait commencé les collections.** En décembre 1936, le musée ouvrit ses portes. De nos jours, Moïse de Camondo n'a plus de descendants : Béatrice, son époux et ses enfants sont décédés à Auschwitz en 1945.

Ce musée est le seul témoignage conservé dans son intégrité d'un hôtel particulier du début du XX^e siècle de la plaine Monceau. Il permet de découvrir non seulement les trésors du XVIII^e sélectionnés par le baron mais aussi comment fonc-



2

tionnait un hôtel particulier doté d'un réel confort grâce à des techniques très modernes en ce premier tiers du XX^e siècle : chauffage à air filtré et pulsé, ascenseurs à air comprimé, système de nettoyage par le vide, salles de bain hygiéniques. Hormis le charbon, utilisé pour le chauffage et la cuisson, et les pains de glace pour la glacière qui étaient livrés, toutes les autres sources d'énergie étaient distribuées par réseaux : l'eau, le gaz, le téléphone, l'électricité et l'air comprimé.

Le plan adopté pour cette demeure dissocie vie publique, vie privée et service domestique. Au rez-de-chaussée bas on peut admirer la cuisine et ses dépendances (office du chef, laverie et salle des gens), dont les murs et le plafond carrelés de blanc éclairent la pièce et mettent en valeur deux éléments remarquables et très sophistiqués : une imposante rôtisserie et un grand fourneau central en tôle bleuie et acier poli. Douze à quinze personnes travaillaient à demeure.

Du grand vestibule d'entrée donnant sur la cour d'honneur part un escalier majestueux qui conduit vers le rez-de-chaussée haut et dont la rampe en fer forgé est la copie par la maison Baguès de celle de l'hôtel Dassier à Toulouse, exécutée vers 1780.

Le rez-de-chaussée haut comporte un grand bureau, un grand salon, un salon des Huet spécialement conçu pour y placer la suite de panneaux peints de scènes champêtres par Jean-Baptiste Huet (voir bulletin 205, p. 21), un petit bureau et une salle à manger avec un cabinet de porcelaines, aménagé pour présenter une exceptionnelle collec-

tion : trois services, d'environ 350 pièces, à décor ornithologique dit "services Buffon" de la manufacture de Sèvres avec le nom des différentes espèces inscrit au revers de chaque pièce.



3

Le premier étage était destiné à l'appartement privé de Moïse de Camondo et de ses enfants Nissim et Béatrice.

On y découvre la bibliothèque, la chambre à coucher de Moïse et sa salle de bain, l'appartement de Nissim et l'appartement de Béatrice réaménagé en 1924 après son départ, en salon-bureau.

Chaque pièce permet de découvrir des boiseries provenant de différents hôtels du XVIII^e siècle, des tapis d'origine royale, des tapisseries, des meubles prestigieux presque tous estampillés d'ébénistes renommés, fournisseurs du Garde-Meuble royal et des tableaux et objets d'art qui décoraient de riches demeures. Il est impossible de les citer tous, on ne peut que renvoyer aux belles publications proposées par le musée des Arts décoratifs et conseiller l'écoute de l'audio-guide très bien fait qui accompagne le visiteur.

Citons néanmoins quelques pièces remarquables. Un secrétaire à cylindre à rideau, chef-d'œuvre de l'ébéniste Jean-François Oeben vers 1760

plaqué de bois de rose et marqueté de bouquets de fleurs d'au moins huit essences de bois différentes. Madame de Pompadour possédait un bureau très proche de celui-ci qui provient des collections du comte Boni de Castellane.

Un bonheur-du-jour, estampillé de Martin Carlin, vers 1766-1770, orné de dix-sept plaques de porcelaine tendre de Sèvres à décor floral polychrome et bordures vert et or. Le grand tiroir forme écritoire. Le marchand mercier Simon-Philippe Poirier avait livré un meuble semblable à Madame Du Barry et la comtesse d'Artois, belle-sœur du roi Louis XVI, en possédait également un.

Une paire de vases couverts en bois pétrifié, bronze ciselé et doré, vers 1780, exceptionnels par la rareté de leur matériau et la qualité de leur monture. Ils faisaient partie des collections de Marie-Antoinette à Versailles. On connaît leur parcours : confiés par la reine en 1789 à son fournisseur Daguerre, ils furent ensuite restitués à la Nation qui les mit en vente pour subvenir aux frais d'installation du



4



5

Muséum (!) et enfin, heureusement acquis par la suite par Moïse de Camondo.

Jusqu'au 11 juin 2017, une salle du premier étage expose des photographies de cet hôtel particulier tel qu'il était en 1936. En quittant ce musée on ne peut s'empêcher de penser avec émotion au tragique destin de cette famille ; on est aussi plein d'admiration pour cet homme, le baron Moïse de Camondo, qui a su rassembler de tels trésors, les présenter dans un écrin à leur mesure et voulu pérenniser son œuvre de grand collectionneur en la léguant à la France. À l'heure où ceux qui nous gouvernent font peu de cas de nos institutions culturelles, ferment des musées, diminuent leurs crédits et celui des bibliothèques, il est réconfortant de penser à ces mécènes qui ont su préserver notre patrimoine artistique et culturel et l'offrir en découverte aux générations futures.



6

1. Hôtel Moïse de Camondo, façade et cour d'honneur. Architecte René Sergent. Photo J. Geysant 2. Vestibule d'entrée et escalier d'honneur. Musée Nissim de Camondo © Les Arts Décoratifs. Photo Jean Tholance 3. Cuisine. Grand fourneau central et rôtisserie en tôle bleuie et acier poli. Photo J. Geysant 4. Secrétaire à cylindre à rideau, estampillé de Jean-François Oeben vers 1760. Musée Nissim de Camondo © Les Arts Décoratifs. Photo Jean Tholance 5. Vase en bois pétrifié, bronze ciselé et doré, vers 1780. Musée Nissim de Camondo © Les Arts Décoratifs. Photo Jean-Marie Del Moral 6. Bonheur-du-jour, estampillé de Martin Carlin, vers 1766-1770. Musée Nissim de Camondo © Les Arts Décoratifs. Photo Jean Tholance

MUSÉE NISSIM DE CAMONDO

63, rue de Monceau - 75008 Paris
Du mercredi au dimanche de 10 h. à 17 h. 30

www.lesartsdecoratifs.fr

LE MUSÉE JEAN-JACQUES HENNER

par Isabelle Le Bris

Pour une immersion dans l'ambiance de la Belle Époque et l'approfondissement ou la découverte d'un peintre de la deuxième partie du XIX^e siècle, rendez-vous au musée national Jean-Jacques Henner, dans le 17^e arrondissement de Paris, non loin du parc Monceau. Ouvert au public depuis 1924, ce musée est établi dans un bel hôtel particulier avec atelier et jardin d'hiver dont des travaux récents ont permis la restauration ainsi que la mise à jour d'une mosaïque datée de 1878.

En même temps que cette belle demeure, nous pouvons y découvrir l'œuvre du peintre Jean-Jacques Henner (1829-1905), dont on dit qu'il est celui des femmes rousses, ce ton qui attire la lumière qu'on retrouve dans la chevelure de ses nus féminins aux chairs pâles. Il est aussi connu pour ses compositions sur le nu masculin, illustrées dans le tableau *Adam et Eve découvrant le corps d'Abel* avec lequel il remporta le prix de Rome en 1858. Né en Alsace, Henner, qui avait débuté sa formation dans sa région natale, suivit un cursus assez fréquent, montant à Paris en 1846 pour suivre les cours de l'École des Beaux-Arts, auprès de peintres néo-classiques. Grâce à son Prix de Rome, il séjourna en Italie et, à son retour, en 1867, installa son atelier au 11 place Pigalle à Paris. Dès lors, c'est avec un énorme succès qu'il exposa ses œuvres au Salon, ce qui lui valut de nombreux achats officiels, puis en 1889 son élection à l'Académie des Beaux-Arts.

Peintre d'histoire à la carrière très conventionnelle, il se distingue néanmoins des artistes de son époque par une indépendance et une personnalité qui lui valurent sa très grande notoriété. Témoignage de son temps, il a peint en 1871, après l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine par l'Empire allemand, une célèbre composition emblématique, *L'Alsace. Elle attend* ; commandé par les Dames de la ville de Thann (Haut-Rhin) pour être offert à Gambetta, farouche opposant à cette annexion, ce tableau, qui représente l'esprit de revanche ressenti à la sortie de la guerre, le rendit extrêmement célèbre. Son œuvre est principalement constituée de nus, de portraits et de paysages de sa région.

De 1874 à 1889, il organisa avec le peintre Carolus Duran un atelier des dames destiné aux femmes, qui n'avaient pas le droit à cette époque de suivre l'enseignement de l'École des Beaux-arts. Certaines de ses nombreuses élèves d'ailleurs lui ont servi de modèles, dans cet atelier de la place Pigalle ; car, en effet, Jean-Jacques Henner n'a ni vécu, ni peint dans l'hôtel particulier où se trouve aujourd'hui son musée. C'est sa nièce par alliance, Marie Henner, qui acquit en 1921 ce bâtiment pour y aménager un lieu destiné à célébrer son œuvre ; choix qu'elle ne fit pas par hasard, ce quartier de Paris ayant été très à la mode à la fin du XIX^e siècle. En 1878, en effet, le Tout-Paris se bousculait dans ce nouveau quartier de la Plaine Monceau et voulait s'y investir à l'image du peintre décorateur Guillaume Dubufe. Celui-ci, héritier d'une dynastie de portraitistes, avait élu domicile dans cet hôtel-atelier, à deux pas de celui de Sarah Bernhardt, et avait participé alors à la renommée du quartier et au foisonnement artistique qui y régnait. En créant la fondation Jean-Jacques Henner dans cet immeuble d'artiste, Marie Henner exauça fidèlement le vœu de son mari, mort prématurément.



Musée J.J. Henner. L'atelier gris, présentant nus masculins et féminins dont en bas à droite, Les Naiades, 1877. © Musée J.J. Henner, Paris



À droite :
L'Alsace. Elle attend ; 1871.
© Musée J.J. Henner, Paris



Ci-contre : Adam et Eve découvrant le corps d'Abel
Prix de Rome, 1858
© Musée J.J. Henner, Paris

En bas : La Source
(Grande variante) ; 1881.
© Musée J.J. Henner, Paris



Merci à Mme Cécile Cayol, directrice du Musée J.J. Henner, pour son aide à l'illustration de cet article.

MUSÉE J.J. HENNER

43 avenue de Villiers
75017 Paris

tél : 01 47 63 42 73
Ouvert tous les jours
de 11 h. à 18 h.
sauf le mardi

www.musee-henner.fr

L'UNIVERS SANS L'HOMME

par Thomas Schlessler. Éditions Hazan, 2016 ; 288 pp., 200 ill.

Thomas Schlessler, directeur depuis 2014 de la Fondation Hartung-Bergman sise à Antibes, est également historien d'art, professeur d'histoire de l'art à l'École Polytechnique, journaliste. Il est l'auteur d'une quinzaine d'ouvrages traitant en particulier des relations entre les champs politiques et esthétiques et de ce magnifique livre – *coffee table book*, diraient les Anglais – paru récemment aux éditions Hazan, *L'Univers sans l'homme*, abondamment illustré.

La première des 200 illustrations de l'étude de Schlessler, le portrait de Baudelaire par Gustave Courbet (musée Fabre de Montpellier), un Baudelaire à sa table de travail, penché sur un livre ouvert, la plume de l'écrivain bien en lumière plantée dans son encrier, donne le ton de cet ouvrage studieux et pourtant affranchi de toute aridité universitaire. La mise en page est aérée, rythmée par des citations en gros caractères qui diminuent ligne après ligne comme sur une pancarte de cabinet d'opticien, offrant au lecteur quelques pauses. Les titres des trois grandes sections s'étalent en capitales de couleur *flashy* sur fond également de couleur, mise en scène quasi warholienne, toutefois suffisamment neutre pour ponctuer ce large pan de l'histoire (1755-2015) où, selon Schlessler, l'art a dépeint et décrit les forces qui dépassent et déclassent l'être humain.

La partie intitulée "*Le Réveil de la nature*", a pour sous-titre "*Lisbonne, séisme métaphysique*". Elle est illustrée par *Le Tremblement de terre de Lisbonne*, tableau de 1744 du peintre portugais João

Glama Ströberle. On y voit "*la détresse des citoyens, gisant au sol ou agitant vainement les bras, et le secours que leur portent les religieux. Au-dessus de la mêlée, des anges volent pour marteler auprès des Lisboètes le caractère divin de cette tragédie*" (page 18). Schlessler expose ici la grande rupture initiée au siècle des Lumières par Voltaire. L'homme est encore placé au centre et "*Dieu s'est vengé, leur mort est le prix de leurs crimes*" (Voltaire, Poème sur le désastre de Lisbonne, 1756). Voltaire affirme au contraire que ni l'homme, ni même Dieu, ne sont pour quelque chose dans cette tragédie. La place de l'Homme est annexe, voire contingente. L'idée fera son chemin.

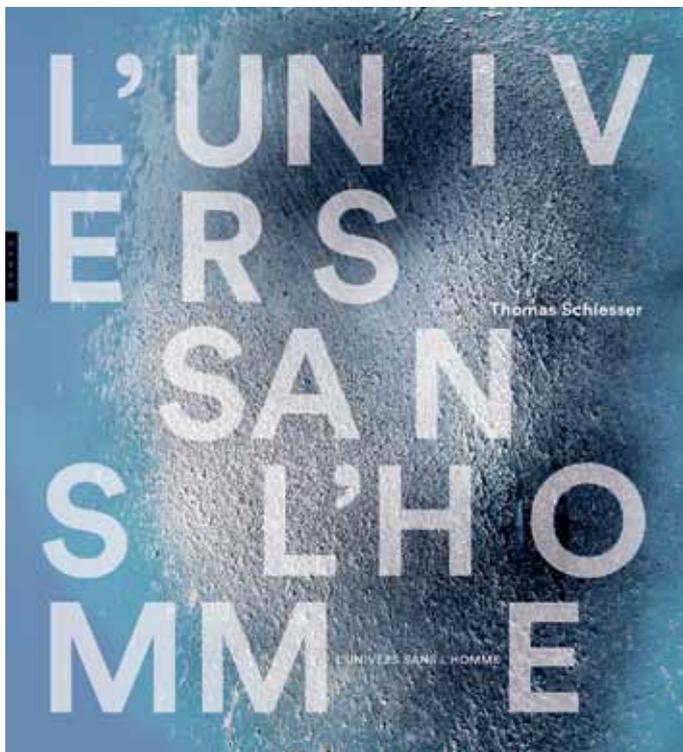
Cette nature sans l'homme et sans châtement divin se retrouve au fil des saisons et des courants artistiques : *sublime menace* chez les pré-romantiques (Théodore Géricault, Philippe-Jacques Louthembourg) ou *beautés anthropofuges* chez Caspar David Friedrich

ou Carl Gustav Carus. Les titres des chapitres sont un voyage à eux seuls. On citera *Légumes sanctifiés* expression tirée d'une réponse de Baudelaire à Fernand Desnoyers qui lui demandait une pièce sur la forêt de Fontainebleau et à qui il répondit : "*Je ne croirai jamais que l'âme des Dieux habite dans les plantes, et, quand même elle y habiterait, je m'en soucierais médiocrement, et considérerais la mienne comme d'un bien plus haut prix que celle des légumes sanctifiés*". Le poète, critique d'art redoutable, reprochait aux partisans d'un art "positiviste" dépourvu du moindre recours à l'imagination de concevoir "*l'univers sans l'homme*".

Toute œuvre d'art est un nouveau médium. La peinture et la sculpture relayées par la photographie au tournant du siècle, puis le cinéma, et plus tard les installations ou les jeux vidéo témoignent de ce lien paradoxalement indestructible entre l'homme et la nature, que celle-ci soit déifiée, chosifiée, protégée ou dédaignée par lui. Cet axe, les arts contre l'anthropocentrisme, est une proposition non exclusive de la compréhension de l'art des trois derniers siècles qui ne recouvre évidemment pas la création artistique dans son ensemble. Schlessler précise dans sa conclusion que les contre-exemples sont infiniment plus nombreux mais "*face à l'apogée de ce que Christopher Lasch avait dénoncé comme "culture du narcissisme", ces appendices esthétiques n'étaient pas exempts de quelques vertus politiques, sociales, philosophiques, fut-ce à des niveaux dérisoires ou simplement à titre de symbole*".

Cette analyse originale de l'histoire de l'art sur trois siècles se termine par deux annexes. La première, *Éléments chronologiques de l'histoire des sciences et de l'histoire des idées*, permet de resituer l'abondante iconographie dans un contexte plus vaste. La deuxième est une sélection bibliographique extraite de la version originale de l'ouvrage, destinée à une habilitation à diriger des recherches présentée en 2015 à l'université Paris-I, où le manuscrit est consultable.

Il est intéressant de noter que malgré la dernière partie intitulée *L'Apocalypse en vue* et son chapitre *Quand tombent les bombes* qui évoquent la catastrophe nucléaire, ultime frayeur d'un XX^e siècle déjà bien bouleversé par deux guerres mondiales, la production artistique de l'Extrême-Orient n'est ici pas abordée. L'étude n'est pas exhaustive, mais l'impasse est cependant troublante. Pourtant, entre autres, Nam June Paik avec ses robots y aurait eu toute sa place.



Couverture : Hans Hartung, T1986-E16, 1986, acrylique sur toile, détail, Antibes © Fondation Hartung-Bergman, Antibes

UN PÉRIPLÉ EN ITALIE DU NORD

par Alain-René Hardy

photos de l'auteur



Le palais Farnese à Plaisance, vue sur cour

Bientôt le temps vint de tourner le dos à ces rives enchantées. Contournant Milan par la *tangenziale*, avant Parme, évoquée dans ma précédente chronique, nous relâchâmes d'abord à **Piacenza**, assez négligée par les guides touristiques pour que nous ayons l'impression de tout y découvrir par nous-mêmes. Du prodigieux, et prodigieusement déserté, palais Farnese

(les ducs de Parme, en effet, soumièrent la ville aux XV^e et XVI^e siècle) édifié en plein XVI^e siècle dans un style monumental complètement étranger, ne serait-ce que par l'usage de la brique, à notre Renaissance française, – bien plus spectaculaire sur son côté cour, inachevé, que sur ses façades d'apparat du boulevard du Risorgimento, bien plus plaisant aussi que le sévère *Palazzo gotico* qui depuis des siècles surveille impavide la place principale (*dei*

Carvalli) –, à la très vénérable basilique de Sant' Antonino (dont les parties les plus anciennes remontent à l'époque paléochrétienne) flanquée de son haut beffroi, tout ravennien d'aspect, qui nous obligea à nous tordre le cou tandis que, quelques pas plus loin, la discrète église romanée de San Savino nous força au contraire à nous pencher vers le sol pour examiner dans sa crypte datant du début du XII^e siècle d'étonnants médaillons de mosaïque en tesselles blanches et noires illustrant, avec force allusions ésotériques, les signes du zodiaque, la visite de cette belle endormie au milieu d'autochtones débonnaires,

plutôt étonnés de l'intérêt porté à un environnement pour eux quotidien et sans attrait particulier, constitua cependant pour nous un intense et suave moment.

Après Parme, cap plein sud vers la côte ligure du *Levante*, notre périple devint nettement moins culturel et il fallut attendre la fin de notre semaine de bains de mer réglementaire pour nous remettre en route, après nous être attardés paresseusement et voluptueusement sur les agréables plages sablonneuses des côtes de Cecina, notamment les curieuses *spiagge bianche*, les plages blanches, dont le sable est décoloré par les effluents des proches usines chimiques Solvay de Rosignano (le même Solvay auprès de qui Emile Gallé commandait autrefois la soude nécessaire à ses fabrications de verre).

Plus loin, vers le sud-est, un miracle nous était promis, qui a nom Assise et suffit à nous remotiver. Mais difficile de

Plaisance, crypte de l'église San Savino
(remarquables vues panoramiques sur le site
www.marcostucchi.com/Articoli/SanSavino)

ne pas s'arrêter un moment dans la cité qui, avant d'être annexée par Rome, avait été l'une des principales dodé-

capoles de la confédération étrusque ; **Volterra**, toute entière encore enfermée en ses remparts, l'une des premières communes libres de Toscane, mais qui finit par tomber complètement sous la tutelle de sa voisine Florence, offre de multiples vestiges de son histoire riche et agitée : murailles et portes étrusques, ruines du théâtre romain, blasons seigneuriaux,

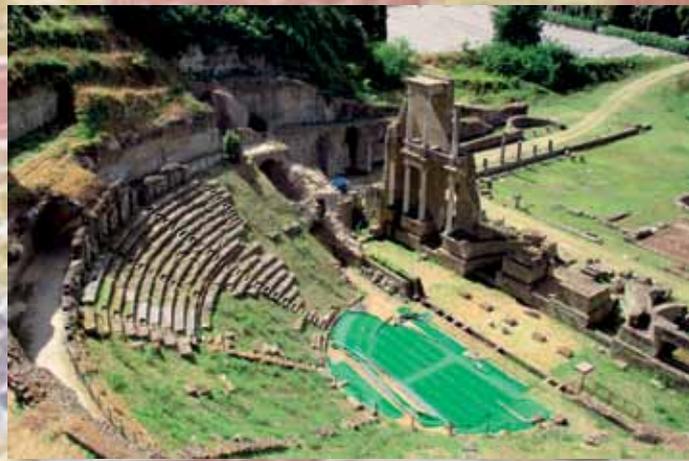
Médaillon en mosaïque à l'effigie du signe du Bélier
dans la crypte de l'église San Savino



Volterra, armoiries sur la façade du palais des Priori

souvent en faïence polychrome à la manière des della Robbia, fixés aux murs extérieurs (et intérieurs) du palais des *Priori*. On peut y flâner des heures, comme naguère le jeune Jean Besnard qui, au travers d'un soupirail donnant sur l'atelier d'un potier, y rencontra la vocation qui allait faire de lui l'un des céramistes les plus inventifs de l'entre-deux-guerres.

Enfin la haute silhouette d'Assise se profila dans le lointain. À Assise, le miracle n'est pas celui que l'on prête au gentil François aux oiseaux, c'est bien plutôt cette grandiose basilique double,



Volterra, vestiges du théâtre romain (Ph. C. Haicault)



Assise, le temple de Minerve (1^{er} s. avant J.-C.) sur la place principale ; à gauche, le palazzo del Capitano et la Torre del Popolo (Ph. C. Haicault)

inférieure et supérieure, aux murs intégralement recouverts de fresques inspirées de l'histoire sainte, mais aussi parfois non figuratives, à des fins de communion liturgique pour les premières, purement décoratives pour les autres. Connaissant déjà d'une précédente visite les émouvantes peintures de Giotto (fin XIII^e siècle) et de ses disciples (dont je vous épargnerai les reproductions tant elles sont connues), cette fois-ci, suivant mes penchants, j'ai concentré mon attention sur les ornements géométriques, toujours étroitement adaptés aux structures architecturales sous-jacentes – croisées



Assise, cloître de Sixte IV (XIII^e s.) du couvent de San Francesco (Ph. C. Haicault)

d'ogives, arêtes, encadrements..., tous différents aussi les uns des autres en forme, rythme, couleur, générant ainsi une symphonie visuelle qui participe indubitablement au sentiment de recueillement et d'élévation qui, malgré la presse et l'agitation touristiques cosmopolites, imprègne ce lieu magique. Mais Assise n'est pas une halte où l'on s'attarde, sauf à s'installer inconfortablement pour y pique-niquer d'appétissantes charcuteries toscanes, de fruits mûrs et de rosé frais dans un petit vignoble planté d'abricotiers, en contrebas du monticule sur lequel la patrie de Saint François est édifiée, dans la contemplation sereine des basiliques et de l'imposante forteresse découpées sur la ligne d'horizon. Le bonheur sur terre !, si ce n'est le paradis.



Assise, la Rocca Maggiore, forteresse du XIV^e s. (Ph. C. Haicault)

On redescend, et, après une longue étape à Pérouse, on s'en retourne (déjà !) vers le nord, vers Carrare et les Alpes apuanes où nous attendent nos amis. La capitale de l'Ombrie, merveille dont on ne se lasse pas, recèle la promesse d'innombrables découvertes (et des surprises) que je détaillerai dans la prochaine livraison.

À suivre : Perugia la secrète, l'étonnante et ingrate Prato et, pour terminer en beauté, Lucques, la perle.



Assise, peintures murales sur les voûtes de la basilique inférieure

Image de fond : Lambris mural peint dans la basilique supérieure d'Assise

ENTRETIEN AVEC ELSA CASSAGNE, ANCIENNE ÉLÈVE DE DUPERRÉ

propos recueillis par **Claire El Guedj****Pourquoi et comment êtes-vous entrée à l'École Duperré ?**

J'adorais dessiner. Je suis allée aux Portes ouvertes de Duperré lorsque j'étais en terminale, terminale L option arts plastiques. C'était en 1998, j'avais 17 ans. C'est mon père qui m'y a emmenée. Après avoir rempli le dossier de candidature, j'ai été convoquée pour l'épreuve sur table et j'ai été reçue. La procédure m'a semblée facile, je n'ai pas senti de pression importante.

La sélection d'entrée en Mise à niveau en Arts Appliqués (MÀNA) ou en BTS est féroce. La plupart des étudiants n'hésitent pas à présenter leur dossier dans plusieurs écoles. Était-ce votre cas ?

Non, je me suis présentée uniquement à Duperré pour l'année de mise à niveau. Et j'avais fait le bon choix par rapport à mes attentes. J'ai pu comparer avec d'autres écoles lors de leurs portes ouvertes. Je me souviens de l'énergie qui se dégageait des travaux d'élèves exposés. J'ai été vraiment impressionnée par ce fourmillement de couleurs, de matières, d'idées et émerveillée par les récits de ces élèves autour de leur projet, à cheval entre expérimentation plastique et, déjà, un certain savoir-faire. Duperré débordait de créativité.

En quoi consiste cette classe préparatoire à Duperré ?

C'est une année d'expérimentations autour de projets de stylisme, textile, design d'espace, graphisme et illustration. Pendant les deux premiers trimestres, le champ expérimental est divers ; au cours du troisième trimestre, deux pratiques sont choisies pour monter un dossier afin de présenter deux demandes de spécialisation en BTS. J'avais demandé graphisme et design textile.

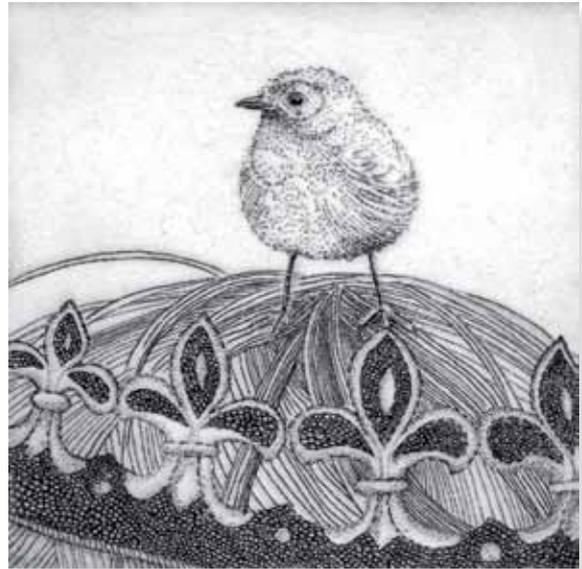
Comment se passent ces deux années de spécialisation ?

Mon premier choix a été validé ; j'ai été admise en BTS communication visuelle. Ce BTS forme dans trois domaines, le graphisme, l'édition, et la publicité. Ces trois activités sont obligatoires. L'ambiance était rassurante avec une classe en petit effectif et des professeurs attentifs. Un cocon dans lequel j'ai pu mûrir en étant épaulée, j'ai appris à mieux me connaître et savoir dans quelles directions m'orienter.

Et après le BTS ?

J'ai continué à Duperré avec le Diplôme supérieur d'Arts appliqués (DSAA) Mode et environnement. Ce DSAA réunit des étudiants diplômés de BTS style, textile, design d'espace et communication visuelle. L'enseignement se rapproche plus de celui des écoles d'art, par l'autonomie qu'il offre aux étudiants. L'un des objectifs est d'apprendre à travailler en équipe et de mettre en commun des savoir-faire complémentaires. Le DSAA forme au métier de directeur artistique. À l'issue des deux années, chaque étudiant conçoit un projet, rédige un mémoire et le soutient devant un jury composé de professeurs et de professionnels. Une réforme est à l'étude pour améliorer les passerelles entre les écoles d'arts appliqués et les écoles d'art et harmoniser les diplômés à l'échelle européenne.

L'entrée dans la vie professionnelle m'est apparue comme un défi : respecter les contraintes de planning, prendre en compte différents budgets selon les projets et surtout répondre aux attentes des clients. En sortant de l'école, j'ai travaillé quelques mois à



l'opéra de Paris comme ouvreuse pour gagner ma vie, et fait mon book pour chercher du travail. Après, ce sont des rencontres, un photographe dont j'ai été l'assistante, une enseignante de Duperré qui m'a proposé de travailler au sein du bureau de style des Galeries Lafayette, une agence d'architecture intérieure et design objet qui m'a fait confiance en me faisant intervenir régulièrement sur des projets d'envergure.

Pour terminer, l'école vous a-t-elle préparé à la vie active ?

L'école prépare à une démarche de création artistique, de designer. L'assise du savoir-faire s'acquiert par la suite. Son enseignement m'a nourrie et il m'arrive encore aujourd'hui de penser à des échanges, comme des balises, avec certains professeurs. J'ajouterais qu'au tout début de mon activité professionnelle, je bénéficiais d'un accueil favorable du fait que je venais de Duperré. Aujourd'hui, ce que je fais est plus important que là d'où je viens. Mais lorsque je rencontre des collaborateurs qui ont fait Duperré, je retrouve cette créativité, des racines communes, une façon ouverte et particulière d'aborder un projet.

Aujourd'hui que faites-vous ?

Je suis directrice artistique et graphiste indépendante pour des agences d'architecture, des bureaux de style, des événements culturels. En arts appliqués, la question est de répondre à un projet et de prendre en compte un cahier des charges. Il faut être à l'écoute, impulser des directions que les commanditaires n'ont parfois pas su nommer. J'avais aussi un besoin vital de toucher la matière. Je développe une pratique personnelle de gravure. Ces deux facettes s'équilibrent financièrement et d'un point de vue artistique.

Actualité : Proust y es-tu ?

Exposition collective de gravures et de céramiques
Office de tourisme d'Illiers-Combray, du 2 au 28 mai 2017.
Deux gravures extraites de la série : *Proust y es-tu ?* d'Elsa Cassagne

www.elsacassagne.net

www.duperre.org

ESTIENNE, ÉCOLE SUPÉRIEURE DES ARTS ET INDUSTRIES GRAPHIQUES

par Claire El Guedj

C'est le printemps, période intense pour les postulants aux écoles d'arts appliqués dont le succès ne se dément pas. Ils sont des milliers à se présenter et les places sont rares, il faut le reconnaître. Pour certains, le passage par la mise à niveau arts appliqués (MANAA) est obligatoire, pour d'autres, titulaires d'un bac STD2A (arts appliqués), l'envoi d'un dossier présentant des travaux en rapport avec l'option demandée sera suivi, s'il est retenu, d'un entretien qui permettra d'intégrer directement une formation en diplôme de métier d'Art (DMA) ou en BTS Arts appliqués.

L'École Estienne compte parmi les établissements publics de la ville de Paris issus de la grande réforme de l'enseignement professionnel et artisanal initié au lendemain de la guerre de 1870. Sans vouloir se substituer à l'apprentissage industriel, l'école avait pour mission de transmettre les fondamentaux des industries mères, c'est-à-dire celles qui embrassent plusieurs professions ou spécialités ayant de nombreux points communs, employant fréquemment des procédés de travail analogues et, en grande partie, le même outillage. La première promotion issue de l'école sortit en 1889.

Dédiée dès l'origine à l'imprimerie et à l'ensemble de la chaîne graphique, l'École Estienne est devenue de nos jours école du design de communication et des arts du livre. Si l'on y voit toujours des outils traditionnels, l'ordinateur et les logiciels font désormais partie de la boîte à outils. Le DMA dorure reliure voisine le Diplôme supérieur d'Arts appliqués Design de création numérique ou même le DMA cinéma d'animation. Depuis le 1^{er} janvier 2013, en effet, l'école Estienne fait partie du Réseau des écoles de cinéma d'animation (RECA).

Estienne délivre les diplômes d'Etat, du BTS au Mastère et depuis peu un Mastère 2 commun aux quatre écoles d'arts appliqués de la ville de Paris (Estienne, Duperré, Boule et Olivier-de-Serres ou Ens Aama). Elle dispose d'une bibliothèque patrimoniale qui existe depuis la création de l'école, spécialisée dans les domaines de l'histoire du livre, l'édition et l'imprimerie, le graphisme, la gravure, la reliure, la typographie, le dessin, la calligraphie et l'histoire de l'art. Chaque année, elle accueille et organise des événements qui témoignent de son dynamisme : Portes ouvertes, Estiennes, printemps de la Typo en partenariat avec l'Institut national du patrimoine, Trophée Presse-Citron du dessin de presse, autant de manifestations où étudiants, passionnés du livre et professionnels peuvent se rencontrer et échanger.



◀ L'école et son portail dans le XIII^e arrondissement de Paris

Laboratoire d'expérimentation graphique
© École Estienne



◀ Des travaux d'élèves présentés aux portes ouvertes © Michèle Garrec

Cours d'arts appliqués en MANAA © École Estienne

L'atelier reliure papier marbré
© École Estienne



ÉCOLE ESTIENNE

18 boulevard Auguste-Blanqui
75013 Paris
www.ecole-estienne.paris

PARIS DANS LA COLLECTION D'ÉTIQUETTES DE FIL

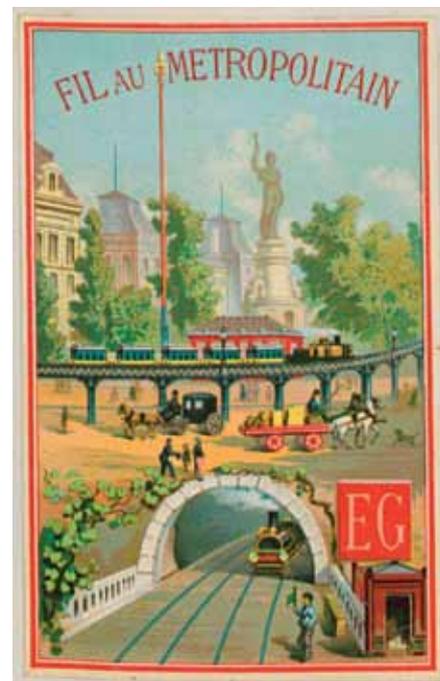
par Marie-Catherine Grichois (B.F.) et Anne-Claude Lelieur



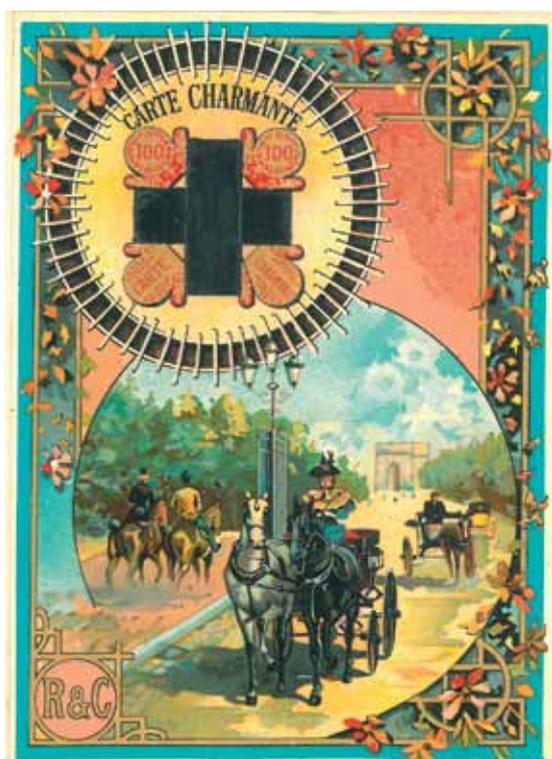
1



2



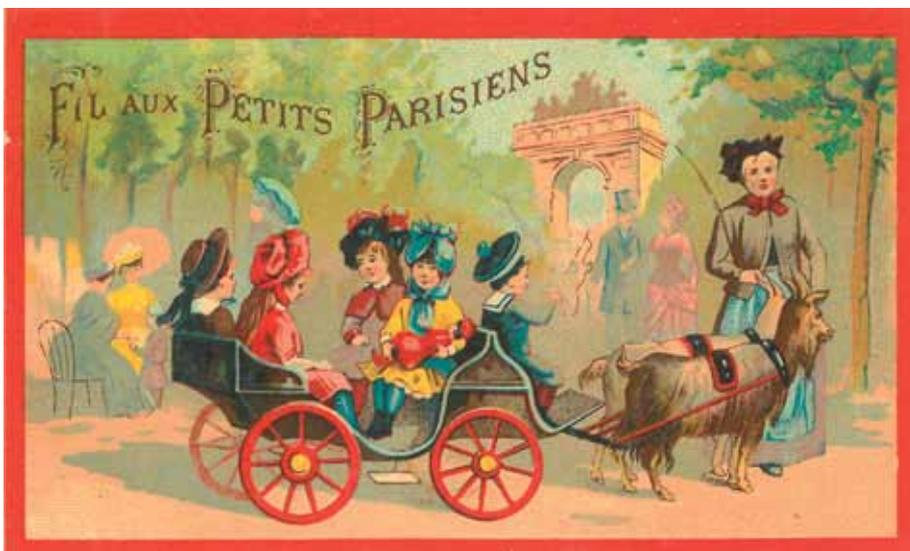
3



4

Les étiquettes de fil sont ces petites images imprimées en chromolithographie, qui étaient collées sur les boîtes de carton contenant des bobines ou des écheveaux dont les couturières, les tailleurs, les modistes, les brodeuses, les dentellières et les ménagères ont fait grand usage au cours des temps. Imprimées en quantité entre 1850 et 1890, moins nombreuses de 1890 à 1920, elles ont complètement disparu ensuite et sont presque oubliées de nos jours. D'un format de 14 x 8 cm environ, ce sont de petits chefs d'œuvre colorés, parfois dorés et gaufrés, illustrant des sujets extrêmement variés. Chaque filateur déposait à l'Institut national de la propriété industrielle (I.N.P.I.) des dizaines de marques différentes sur tous les sujets imaginables, qui pouvaient concerner l'histoire, la religion, la mythologie, les monuments, les animaux, les fleurs, les métiers, la vie quotidienne, les progrès de l'industrie, l'exotisme, etc. La seule qu'on connaisse encore est celle du fil *Au Chinois*.

Ces sujets occupaient la plus grande partie de la surface du document. Le filateur n'était repérable que par ses initiales figurant dans le bas, d'abord en lettres de grand format vers 1855-1860, puis plus petites et s'intégrant de mieux en mieux à la composition, allant même quelquefois jusqu'à disparaître. Ces étiquettes étaient surtout imprimées à Lille (Danel, Leclercq) ou à Paris (Pichot, Palyart), mais beaucoup ne portent pas de mention d'imprimeur. Le fonds iconographique de la bibliothèque Forney conserve plus de 3500 de ces étiquettes ; nous avons exploré cette collection pour sélectionner celles qui ont un rapport avec Paris. Elles ne sont pas très nombreuses, mais diverses et étonnantes, et frisant parfois le monde du rêve.



5

Dans l'étiquette du fil *Aux Touristes* 1 où domine une montgolfière dont le ballon est remplacé par trois capsules de fil, on aperçoit la cathédrale Notre-Dame ; celle du *Vingtième siècle* 2 est un condensé de deux illustrations d'Albert Robida pour le livre éponyme paru en 1883. On y distingue sur la gauche une esquisse maladroite de la Tour Eiffel, qui sera achevée pour l'exposition universelle de 1889 ; quant à celle du *Métropolitain* 3, elle représente un circuit du métro tout à fait fantaisiste, avec en fond la place de la République. D'autres étiquettes évoquent un Paris encore idyllique, mais plus réaliste. Dans la *Carte charmante* 4 une jeune femme conduit avec élégance un attelage à deux chevaux dans l'avenue du Bois, autrefois

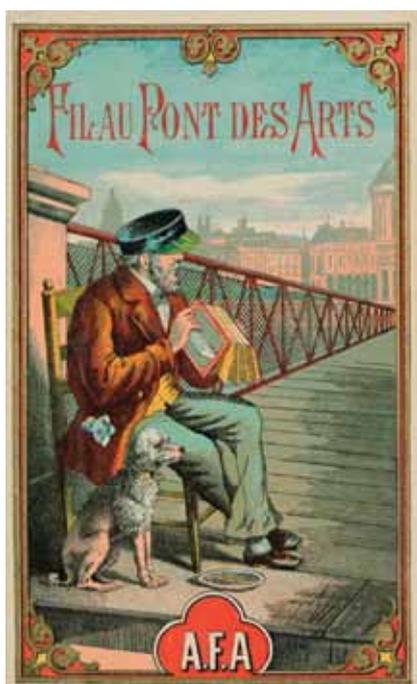


6

avenue de l'Impératrice, et qui deviendra plus tard l'avenue Foch. Des *Petits parisiens* 5 accompagnés de leur nounou sont de sortie au jardin des Tuileries d'où l'on aperçoit un très approximatif arc du Carrousel.

Dans le fil *Paris chanson* 6 à l'encadrement d'inspiration Art nouveau, un petit chanteur s'égosille dans les rues, et un musicien accompagné de son caniche joue de l'accordéon sur le *Pont des Arts* 7. *La Belle écaillère* ouvre ses huîtres aux Halles devant un pavillon de Baltard 8, un *Bossu* se promène place de la Bastille 9 où l'on distingue l'ancienne gare au fond à droite et un *Vétéran* unijambiste rêve à son glorieux passé devant le dôme des Invalides 10. Certaines étiquettes ont été éditées au moment des Expositions universelles, celle de 1867 avec le Palais circulaire du Champ de Mars 11 et celle de 1889 12 et 13.

Des merceries importantes ont fait imprimer – assez rarement, des étiquettes portant leur adresse comme J. Petit pour le fil à *Notre-Dame de Paris* dont le magasin était aux Halles 14, ou la Bonneterie Boucher qui fait représenter la devanture de son magasin place de la Bastille, à l'emplacement actuel de la Banque de France 15. On termine avec le *Fil populaire* 16 qui a pris pour emblème la statue de la République sur la place du même nom.



7



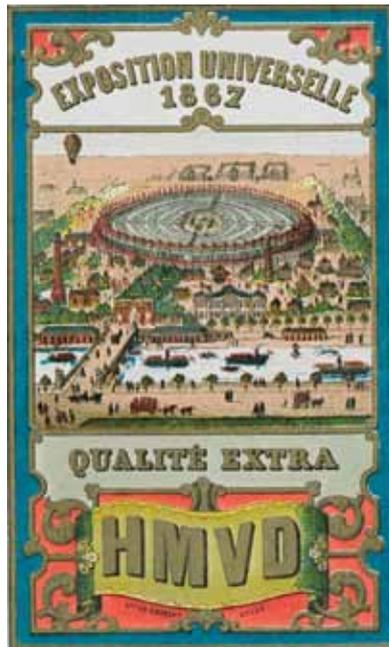
8



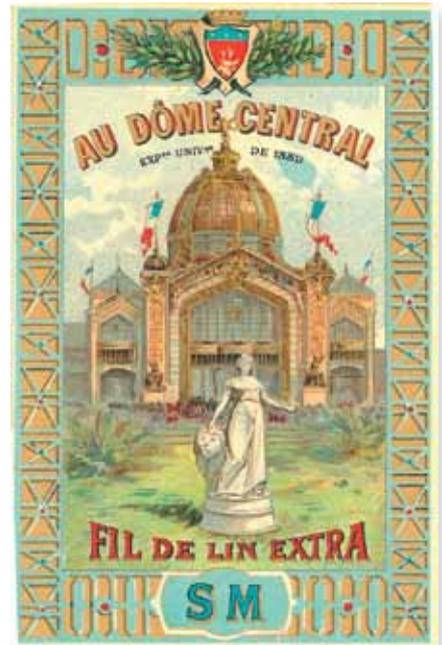
9



10



11



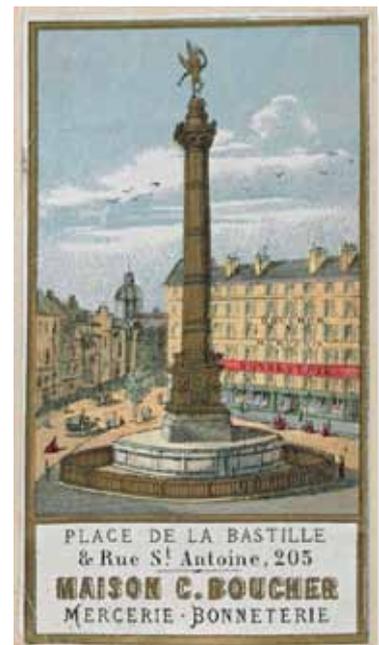
12



13



14



15



16

Tous ces documents se trouvent (sauf indication contraire) sous la cote Res Ico 5944

1. *Fil aux touristes*. T. 5, p. 77
2. *Au vingtième siècle*. T. 5, p. 73
3. *Fil au métropolitain*. T. 5, p. 79
4. *Carte charmante (les Champs Elysées)*. T. 1, p. 30
5. *Fil aux petits parisiens*. T. 1, p. 33
6. *Fil Paris chanson*. Lille, Imp. Danel. T. 1, p. 31
7. *Fil au pont des arts*. T. 4, p. 152
8. *Fil à la belle écaillère (Halles de Baltard)*. Lille, Imp. A. Barrez. T. 7, p. 146
9. *Fil au bossu (La Bastille)*. Filateur : A. Humbert frères. T. 1, p. 163
10. *Fil au vétéran (Les Invalides)*. Lille, Impr. Danel. Res Ico 5973, T. 1, p. 4
11. *Exposition universelle 1867*. Lille, lith. Ch. Choquet. T. 7
12. *Au Dôme central, Exposition universelle 1889*. T. 7, p. 122
13. *Aux merveilles de l'Exposition de 1889*. T. 7, p. 123
14. *A Notre Dame de Paris*. T. 1, p. 32
15. *Place de la Bastille*. Maison Boucher. T. 1, p. 33
16. *Fil populaire (place de la République)*. Res Ico 5973, T. 2

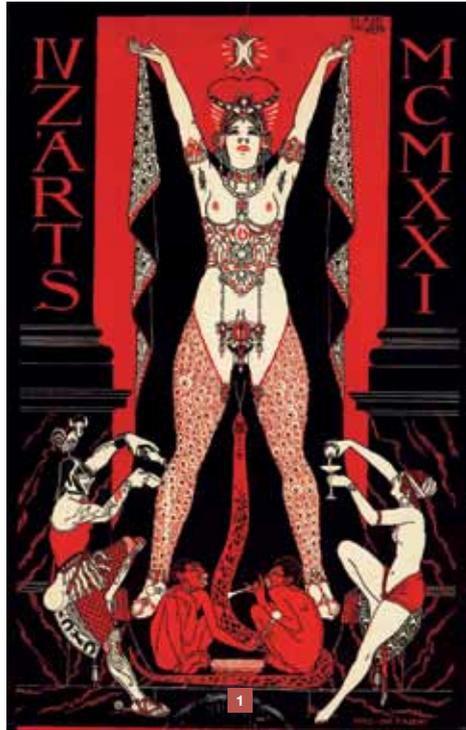
Toutes ces illustrations sont sous © Ville de Paris, bibliothèque Forney

LE BAL DES QUAT'Z'ARTS

par Alexandre Dupouy

Alexandre Dupouy nous a expliqué comment il est devenu ce collectionneur avide de documents consacrés à l'histoire, "l'histoire des mœurs en particulier, dans tous ses travers". "Fanfaron de bonne tenue", comme il dit, il avait toutes raisons de s'intéresser à la grandiose festivité des étudiants des Beaux-Arts que fut le bal des Quat'Z'Arts dont il nous a conté dans le précédent bulletin la genèse jusqu'à la veille de la Guerre de 14. Il aborde maintenant les Années folles.

Vient ensuite le concours pour la réalisation de l'affiche. Non pas une affiche que l'on verra sur les palissades – ce bal privé ne le nécessite pas –, mais uniquement dans les ateliers, à l'attention des étudiants. Cette affiche est étrangement dénommée "affiche tubara", car elle donne des "tuyaux". Des tuyaux – souvent dans un langage hermétique à celui qui ne fréquente pas l'école –, destinés à la confection des costumes, et accompagnés de recommandations sur la bienséance du bal. Un autre concours, à l'attention des sculpteurs, pour des plaques, en bronze ou en fer blanc, que les responsables devront porter sur la poitrine pendant toute la durée du bal. Il en sera réalisé quatorze, destinées aux membres du Comité (il y a normalement selon les statuts au total quatorze membres du Comité compris le Docteur en médecine et le Conseiller juridique), et autant que nécessaire, généralement entre vingt à vingt-cinq, à l'atten-



gèrent les organisateurs à redoubler d'imagination pour le choix des locaux. Les premiers bals eurent lieu dans les salles montmartroises telles que l'Élysée-Montmartre (1892, 1903 et 1904, 1953) ou le Moulin-Rouge (de 1893 à 1902). Montmartre fut ensuite délaissé au profit de la Salle Wagram qui attira à elle seule un tiers des bals (vingt et un entre 1905 et 1952). Avec nostalgie, on peut citer d'autres lieux, dont la plupart ont aujourd'hui disparu ; le Ratodrome de Neuilly (en 1908), l'Hippodrome de la place Clichy (en 1909 et 1911), le Skating de la rue d'Amsterdam (en 1910 et 1912), celui de la rue d'Édimbourg (en 1913), le marché des Gobelins (en 1914), Luna-Park (de 1921 à 1924), le parc des Expositions de la porte de Versailles (de 1930 à 1931, en 1955, en 1959, de 1962 à 1963 puis en 1965), la salle de la Montagne, rue de l'Université (en 1932), le Coliseum, rue de Rochechouart (en 1951 et 1954), le Palais des Glaces (en 1956), Lancry Aréna, rue de Lancry (en 1960 et 1961). Et pour finir, deux gymnases, Camou (en 1957) et Huyghens (en 1966), et un hôtel, celui des Sociétés savantes, rue Danton (en 1958).

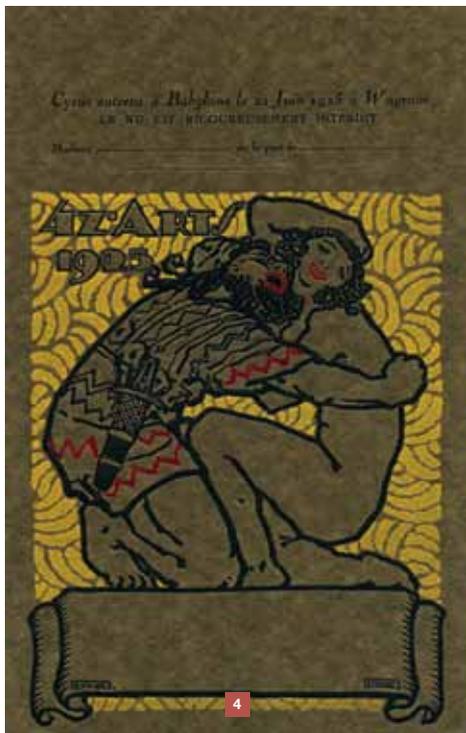
Outre la conception de casques, de costumes et de chars, chaque atelier devait réaliser la loge qui l'abriterait pendant le bal. Une structure imposante composée d'un rez-de-chaussée qui servait de garage pour le char ou de lit pour les plus épuisés et d'un étage où les participants pouvaient admirer et commenter à leur gré les différents défilés des autres ateliers. La réalisation de cette construction éphémère était parfois confiée aux Charpentiers de Paris. D'après les écrits d'un



tion de chaque délégué d'atelier, désigné pour représenter ses camarades. En plus de la réussite de cette fête, cette lourde organisation avait pour vocation de renforcer la cohésion de l'école.

La longévité du bal et la flexibilité du nombre de participants – entre quatre cents et trois mille suivant les années – obli-



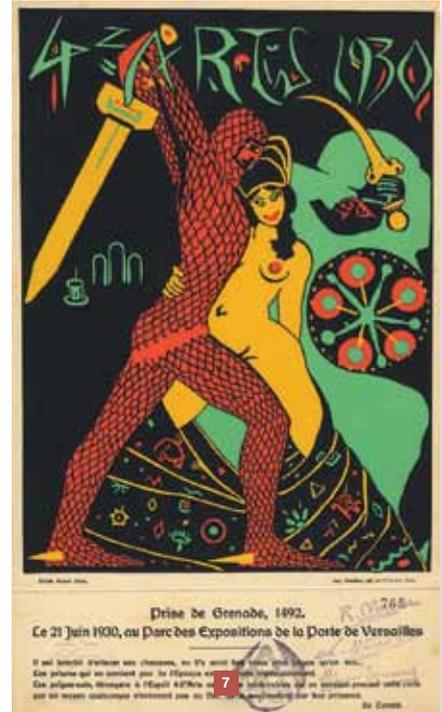


comitard (chef de loge), il est dit : "Traditionnellement Les Charpentiers de Paris nous fournissent le matériel et la main d'œuvre nécessaire pour construire le gros œuvre de la loge du Comité et de la chicane de l'entrée." En complices professionnels des architectes, ces ouvriers de métier s'acquittaient gracieusement de cette tâche.

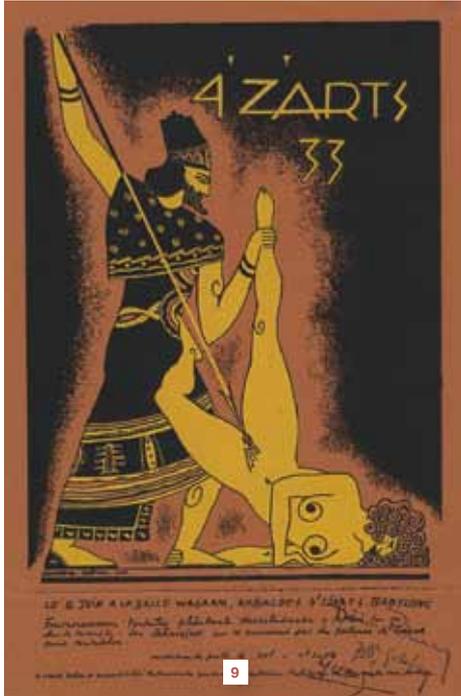
Il n'était pas question de se rendre au bal en ordre dispersé. Les élèves de chaque atelier se rassemblaient dans un endroit précis, dans l'école ou autour, puis entamaient "la montée au bal". En effet, il fallait être en groupe et sérieusement culotté pour parcourir les Champs-Élysées habillé en reine de Saba ou en empereur romain, tout en vidant les verres des clients en terrasse. Il y avait des cafés complices et d'autres que l'on évitait l'année suivante.

De plus, venait à charge aux ateliers trop clairsemés de compagnie féminine, d'offrir des cartes d'entrée aux demoiselles peu farouches rencontrées dans la rue, ainsi que deux trois bouts de tissus destinés à la réalisation d'un costume dont le minimalisme restera toujours la meilleure des qualités. Les charmeurs n'essayaient pas que des refus. Ils avaient pour eux la réputation du bal...

Une fois les ateliers parvenus à bon port, les portes restaient fermées, généralement de minuit à cinq heures et demie. La fréquentation du bal fonctionnait comme une sorte de franc-maçonnerie. Vous pouviez dire que vous y étiez mais pas qui vous aviez rencontré. Il est certain que le Tout-Paris souhaitait y participer et souvent y parvenait. J'ai étudié récemment



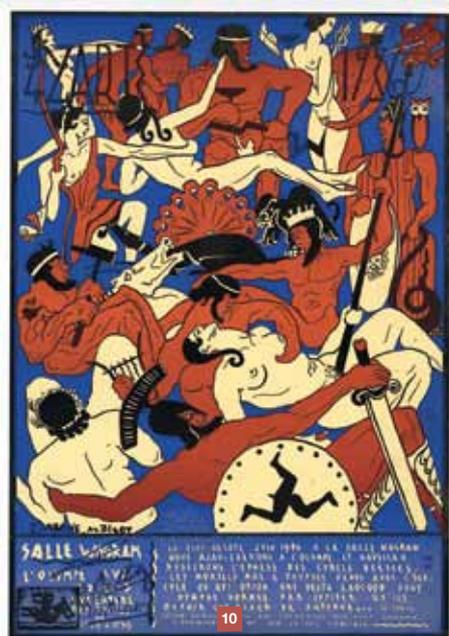
la biographie de deux personnalités attachantes – Guillaume Apollinaire et Pierre Louÿs (Alexandre Dupouy, *Guillaume Apollinaire et les femmes*, La Musardine, 2016 et Pierre Louÿs, *Les Sœurs à l'envers*, La Musardine, 2013). Ces écrivains savaient manier un crayon mais n'avaient jamais suivi les cours de l'École des Beaux-Arts. Et, malgré tout, leurs correspondances révèlent qu'ils parvenaient à se rendre au bal, avec la complicité d'amis artistes. Néanmoins leur notoriété ne leur permettait pas de passer outre le fameux *dress code*. Car, pour



accéder à cette fête intime constituée de plusieurs centaines voire milliers individus, en plus de détenir la carte d'entrée convoitée, il fallait se confectionner un costume et des accessoires inattendus et ingénieux.

Serviette-éponge transformée en peau de léopard, entonnoir ou moule à gâteau en guise de casque, armure en carton faisaient très bien l'affaire, tant que l'ensemble restait en rapport avec le sujet désigné pour la soirée, souvent inspiré par le regard des peintres "pompiers" sur l'Antiquité : Rome, Byzance, l'Égypte ancienne et les Barbares étant les thèmes de prédilection.

La garde noire, composée exclusivement d'élèves de l'École – habillés d'un modeste pagne et badigeonnés de la tête aux pieds de cendre de bouchon brûlé –, veillait sévèrement à l'entrée. Ces étranges "physios" attribuaient facilement des places



de "parterre". Ils laissaient, en confiance, pénétrer les intrus ou ceux qui avaient eu la malencontreuse idée d'avoir loué leur costume, puis, par un labyrinthe de couloirs conduisant à une porte dérobée, les éjectaient violemment sur le trottoir. Les frustrés pouvaient toujours attendre le lendemain matin, place du Palais-Royal ou de la Concorde, quand, au lever du soleil, passait une centaine de soldats romains, accompagnés d'esclaves féminines de moins en moins vêtues, qui investissaient le bassin pour le transformer en thermes antiques. La dislocation s'achevait dans la cour de l'École, après une séance de photos, où les costumes avaient perdu la prestance – et la présence – qu'ils avaient au départ...

Il y eut soixante-trois bals en tout, répartis au rythme des guerres et échelonnés en trois périodes : vingt-trois de 1892 à 1914, vingt de 1920 à 1939 et vingt de 1946 à 1966. Il n'y eut pas de bal en 1964 et le dernier ne laissa pas un souvenir impérissable. Le thème prévu pour le bal 1964 "Bacchanales à Sparte" fut repris pour le bal de 1965. Son thème "Orbite sur UrAnus" s'était égaré dans le cosmos, bien loin de l'esprit intrinsèque du bal.

68 eut raison du fonctionnement ancestral de l'École des Beaux-Arts et des Quat'z'Arts. Semblant trop archaïque, la plus majestueuse orgie de l'humanité s'éteignit dans les embrasements de la révolution sexuelle.



1. Paul Labbé, carte d'entrée homme, Carthage, Luna-Park, 20 juin 1921.
2. Un atelier dans la cour d'Honneur de l'École, avant la montée au bal Carthage, Luna-Park, 20 juin 1921.
3. Un atelier au retour du bal L'Inde Antique, Luna-Park, 8 juin 1922.
4. Sergel, carte d'entrée femme, L'Entrée de Cyrus dans Babylone, Salle Wagram, 22 juin 1925.
5. Théo Sardnal, carte d'entrée homme, L'Entrée de Cyrus dans Babylone, Salle Wagram, 22 juin 1925.
6. Départ pour le bal Les Kmers, Salle Wagram, le 10 juin 1927.
7. Carte d'entrée homme, La Prise de Grenade, Parc des expositions de la porte de Versailles, 21 juin 1930.
8. La Garde Noire quittant l'École pour rejoindre le bal L'Égypte de Ramsès II, Salle de la Montagne, rue de l'Université, 16 juin 1932.
9. Raymond Canteloup et Guy Sabrou, carte d'entrée homme, Nabuchodonosor, Salle Wagram, 16 juin 1933.
10. Pierre Labadie, carte d'entrée homme, L'Olympe, Salle Wagram, 24 juin 1936.
11. La fanfare des Beaux-Arts devant la cathédrale pendant le pèlerinage de Chartres, mai 1975. (A gauche, au trombone à piston, Alexandre Dupouy, auteur de l'article).

LE PARTAGE D'ARMAND DUPUY

texte et photos d' **Isabelle Sève** (B.F.)

À la mi-mai 2016, alors que nous étions loin de l'Hôtel de Sens, sont arrivés dans nos locaux provisoires de la Porte de la Chapelle quatre cartons... Nous les attendions, impatients, curieux, ne sachant pas exactement ce qu'ils nous réservaient. Cette livraison, généreusement prise en charge par la S.A.B.F., était la conclusion d'une heureuse rencontre, due en partie au hasard. Une rencontre comme la vie en propose parfois. Née d'un banal coup de cœur pour un "L3V", – ce qui, je ne tarderai pas à l'apprendre, signifiait "livres en trois volets", et qui appartenait à un genre assez confidentiel de livres d'artistes, les *livres pauvres*. Ignorante alors du concept, mais cependant bien décidée à le faire entrer dans la collection de livres d'artiste de la bibliothèque, j'avais écrit au début de 2016 à un M. Armand Dupuy, dont nous avait parlé un collègue bibliothécaire. Je lui avais fait part de mon intérêt pour cette catégorie de livres, lui demandant comment et où les acquérir. Dès lors tout s'enchaîna très vite, d'une façon limpide, jusqu'à l'arrivée de ces colis, contenant le don de livres pauvres d'Armand Dupuy à la bibliothèque Forney. Don à double titre : car ces livres ne s'achetaient pas. Ils se donnaient.



1

cadeau qu'Armand Dupuy nous a fait, en nous proposant un ensemble attachant, beau, et très représentatif de ce courant. Cette donation fut aussi une porte ouverte sur

Livres pauvres dans leur forme, peut-être. Mais livres emplis d'une extraordinaire richesse humaine. Et livres riches d'une merveilleuse variété d'inspiration comme de techniques. Tout part d'un geste : un poète offre en partage un texte à un artiste pour l'illustrer, ou l'inverse... en très peu d'exemplaires. Ainsi advient le livre pauvre. En tout cas, c'est un précieux



2

un tout autre monde, l'occasion et le prétexte à de nouvelles et chaleureuses rencontres, découvertes, sympathies naissantes. Car tous ces poètes et artistes se connaissent, s'apprécient et ont en commun le goût du don et de l'amitié. Cette amitié, ils la partagent avec autant de bonheur et de générosité que leurs livres et ils nous l'ont offerte tout naturellement. Depuis qu'Armand Dupuy est entré à la



3

Je ne me risquerai pas à théoriser sur le *livre pauvre* (A. Dupuy a lui-même raconté sa démarche et sa vision dans le numéro 206 du bulletin), surtout parce que le don A. Dupuy à la bibliothèque Forney ne relève ni de la théorie, ni du concept. C'est le fruit d'une amitié réciproque, née au fil de cet échange épistolaire, et de la générosité surprenante d'un poète artiste de la région lyonnaise, au travers d'un vrai trésor arrivé ce jour de mai : 248 "livres pauvres", de tous formats, presque tous manuscrits, où se croisent toutes sortes de techniques picturales, de styles littéraires, de la main d'artistes et de poètes, très ou moins connus.



4



5



6



7



8

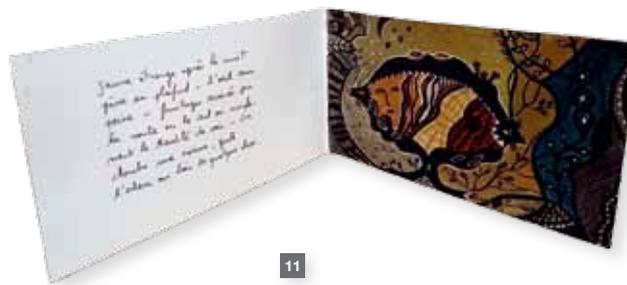


9

10

bibliothèque, sans presque faire de bruit, rares sont les jours sans le signe amical d'un artiste ou poète, sans parler de projets plus ambitieux et réjouissants pour la mise en valeur de ce joli patrimoine...

Ainsi sont arrivés les livres pauvres d'Armand Dupuy à la bibliothèque Forney : avec leur pauvreté affichée, leur apparente simplicité : papiers déchirés, froissés, traces, collages, encres, peinture parfois pas sèche, fils, découpis, feuilles pliées, petits bouts de papier agencés, se conjuguant avec des mots rugueux, lisses, douloureux, naïfs, hermétiques, parfois sulfureux, parfois précieux... Comme un lointain et surprenant écho, par leur haute modestie et leur tranquille exigence, par leur évident refus de toute reconnaissance, par leur patiente élaboration, de la beauté cachée des enluminures médiévales.



11



12

1. Cinq créations d'A. Dupuy et D. Bitchatch
2. Cinq créations d'A. Dupuy et Scanreigh
3. A. Dupuy et S. Knopf, Peu de tête et Qu'ils se taisent
4. A. Dupuy et E. Demelis, Double fond et Moins mal
5. Au premier plan, deux créations de A. Dupuy et J.-N. Bachès. Au fond, de A. Dupuy et J.-M. Marchetti
6. A. Dupuy et C. François-Rubino, Le sol ravale la nuit
7. A. Dupuy et T. Lambert (à gauche) ; A. Dupuy et E. Demelis (à droite) ; A. Clarke (ardoise)
8. A. Dupuy et P. Agostini, Page contrariée (de la collection Asphyxiante culture)
9. T. Lambert et A. Clarke, Détour en un matin calme
10. A. Dupuy, G. Badin et E. Coisel, Vide et calme
11. A. Dupuy et Françoise Giraud, Jaune étrange
12. Max Partezana, collages sur des textes de Marc Dujardin, Michel Butor et Maël Guesdon.

LE FEUILLETOIR DE FORNEY : TOUCHEZ DU DOIGT !



La borne tactile destinée à une présentation ludique à travers un aperçu dynamique des trésors de la bibliothèque Forney, est désormais en place à l'hôtel de Sens ! Ce projet informatique, qui a mobilisé pendant presque un an les collaborateurs de la bibliothèque sous la coordi-



nation d'Agnès Dumont-Fillon et l'équipe réunie autour de notre Président ainsi que le prestataire retenu par notre association, a abouti juste à temps à l'installation dans les lieux de cet outil interactif. En effet, le feuilletoir est accessible depuis le jour de la réouverture de la bibliothèque dans le hall d'accueil des expositions. Ainsi, depuis le vernissage de *Mode & femmes 14/18*, l'écran est-il fréquenté par un public curieux, visiblement séduit par la modernité de l'outil.

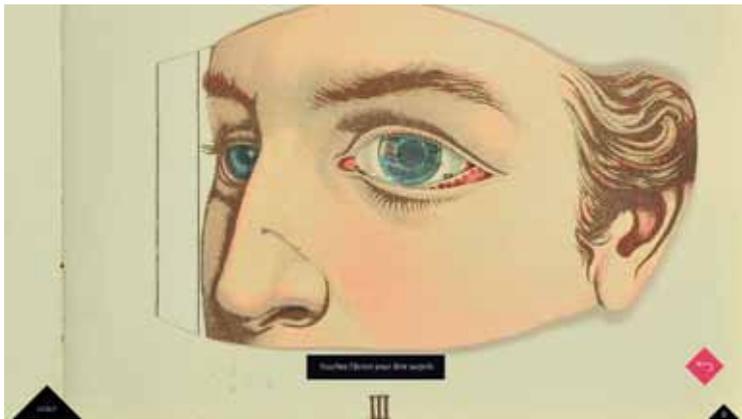
Quel est notre premier bilan ? Des observations simples !

Cette première période a révélé que les usagers sont de tout âge, de 7 à 77 ans voire plus et que la rubrique qui séduit le plus est celle des surprises ! Cependant, comme l'exposition actuelle attire un public pressé de s'engouffrer dans les salles de la bibliothèque derrière les pas de la médiatrice motivée et sympathique, les personnes qui s'attardent près de la borne tactile sont plutôt ceux qui en retrouvant le hall hésitent à quitter les lieux et à rompre le charme de l'endroit. Ainsi, face à la borne, des visiteurs, hommes, femmes, enfants et adolescents s'attardent et bien des doigts virevoltent pour s'offrir un court moment exploratoire dans le menu et les merveilleuses images mises à disposition par l'équipe de Forney ! Pour garder une telle attractivité, l'outil devra renouveler ses images en gardant peut-être en mémoire comme autrefois les catalogues d'hier si regrettés, les traces des expositions temporaires ? Ou élaborer de nouvelles surprises sur des thèmes construits par des créatifs à l'écoute de ce public si séduit par les belles choses artistiques et décoratives détenues par Forney. Affaire à suivre !

Claude Laporte et Gérard Tatin



*Lors de l'inauguration, notre Président, Gérard Tatin présente le
feuilletoir à M. Patrick Bloche, député de Paris*



*Jeannine Geysant, membre du conseil de la S.A.B.F., explore le
feuilletoir*

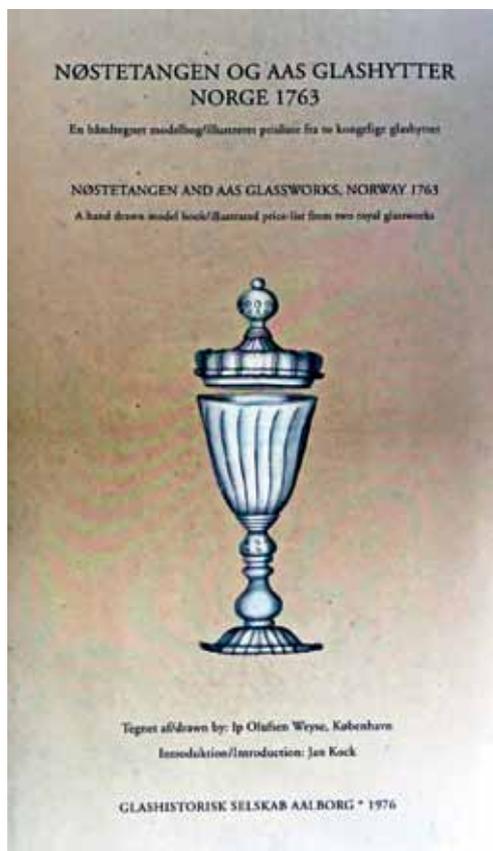


Photos de la rédaction prises les 25 et 27 février
2017, respectivement réouverture de la bibliothèque
Forney et inauguration de l'exposition
Modes & Femmes 14/18

THE NØSTETANGEN AND AAS GLASSWORKS, NORWAY 1763

LES VERRERIES DE NØSTETANGEN ET AAS, NORVÈGE 1763

Livre des prix et des modèles, illustré à la main, de deux verreries royales



Les verreries de NØstetangen et Aas furent créées entre 1739 et 1747, au sud-ouest d'Oslo, à l'initiative du roi de Norvège-Danemark, en même temps que d'autres industries, pour rendre son pays indépendant des importations. Les premiers verriers venaient de Thuringe et ont introduit le style de verre européen continental en Norvège. Quelques années plus tard? ils furent rejoints par des verriers anglais qui apportèrent leur propre style. Ces deux différentes traditions fusionnèrent bientôt pour donner naissance à un style norvégien particulier. De nos jours, on peut admirer de beaux verres de NØstetangen, dans différents musées de pays scandinaves et des Etats Unis et 22 pièces ont été récemment analysées par le C2RMF du Louvre (Centre de Recherche et de Restauration des Musées de France). Quant à la verrerie de NØstetangen, elle est toujours active.

Dans les années 1760, la production était devenue si importante et variée qu'il devint nécessaire de dresser un livre de modèles illustrés donnant les noms et les prix. Six exemplaires seulement (cinq en Norvège et un au Danemark) sont connus actuellement datant des années 1763, 1764 et 1774, tous manuscrits,

dessinés à l'échelle 1 :1 et colorés par Ip. Olufsen Weyse à Copenhague. Ils présentent 600 modèles différents qui vont de calices très travaillés à de simples bocaux de pharmacie, d'urinaux ou de classiques vases à jacinthe. Même à l'échelle européenne, il est rare de trouver de tels bons livres de modèles du XVIIIe siècle.

Un fac-similé de 20 x 30 cm a été créé en 2015 d'après l'exemplaire conservé le plus complet, à la même échelle, en couleurs sur un papier façon parchemin, avec une reliure reproduisant la reliure cuir du modèle. Il comporte 432 pages, est accompagné d'un texte de commentaires en danois et en anglais sur l'histoire de ces verreries, par Jan Kock, professeur émérite associé à l'Université d'Aarhus au Danemark.

La bibliothèque Forney sera la seule en France à posséder cet ouvrage vivement recommandé par l'Association internationale pour l'Histoire du Verre (A.I.H.V.) et imprimé à un petit nombre d'exemplaires que notre association lui a offert ; il permettra aux chercheurs en histoire du verre, aux collectionneurs et aux verriers contemporains d'être informés ou inspirés par ces créations du XVIIIe siècle.

Jeannine Geysant

DONATION MARIOTTI



Le mercredi 23 novembre de l'année dernière, la bibliothèque Forney a réceptionné une volumineuse livraison de 28 cartons à livres fort attendue par Mme Pitoiset, la responsable du fonds iconographique. Il s'agissait en effet du complément de la donation Mariotti (voir bulletin 203, pp. 35 et suiv.), représentant environ un quart de la collection qui, pour une raison quelconque, n'avait pu être acheminé en 2015. Ce dernier ensemble, – complété par un lot d'agendas annuels de grands magasins et quelques catalogues et répertoires de cotes spécialisés, compte plusieurs dizaines de milliers de chro-

mos français, classés par ville d'origine des commerces distributeurs. C'est notre association, jouant ici un rôle de soutien plus que de mécène, qui, comme pour le précédent envoi, a financé cette livraison



venue d'Italie, rappelons-le, que les procédures administratives imposées à Forney rendaient pratiquement irréalisable.

Cette heureuse conclusion nous fournit l'occasion de remercier à nouveau, Mme Cinzia Baffi, veuve de Giovanni Mariotti et M. Giancarlo Saccone, qui ont été les artisans de cette exceptionnelle donation. **Maintenant intégralement disponible à Paris, ce considérable ensemble de chromos, rassemblé en de nombreuses années par l'avocat milanais, devrait susciter les études indispensables que méritent "ces modestes documents, témoignages importants, parfois irremplaçables, sur les mœurs et l'histoire de la fin du XIXe siècle et du début du XXe".** A.-R. H



YVES LESVEN (1958-2017)

Yves Lesven, photographe de la bibliothèque Forney, est décédé brusquement, le 4 février dernier, à la suite d'un accident vasculaire cérébral. Il avait 58 ans.

Alors jeune diplômé de l'école d'enseignement supérieur de photographie (E.F.E.T.) de la rue de Picpus, il avait été recruté en 1980 sur le poste de photographe créé depuis peu par la Mairie de Paris. **Pendant plus de 35 ans il a donc photographié des milliers et des milliers de documents du fonds iconographique, surtout les affiches et les papiers peints, fait les prises de vues des documents pour la préparation des catalogues d'exposition** et des séries de cartes postales (diapositives 24 x 36 mm et ekta 4 x 5 pouces), fait les contacts des plaques de verre et des négatifs de la collection *La France travaille* de François Kollar, effectué les commandes des lecteurs et des éditeurs, assuré les reportages



Yves Lesven en 1986 à la Fête du centenaire de la Bibliothèque

lors des manifestations culturelles et des inaugurations.

En février 1997, nous avions pris ensemble l'avion pour Saint-Petersbourg et avions travaillé à la Bibliothèque nationale de Russie. Il s'agissait de sélectionner (pour moi) et de photographier (pour lui) les affiches et les documents qui devaient figurer à l'exposition *Le Premier âge d'or de l'affiche russe 1890-1917*, présentée à Forney fin 1997. Cela avait été l'occasion de passer une soirée au Kirov, de visiter le musée de L'Ermitage et de marcher sur la Neva gelée.

Tous appréciaient sa gentillesse et sa disponibilité. Sans doute à cause de ses origines bretonnes, il adorait la mer et les bateaux. Le 21 mai prochain, jour de son cinquante-neuvième anniversaire, ses trois enfants iront disperser ses cendres dans la mer.

Anne-Claude Lelieur

LA BIBLIOTHÈQUE FORNEY SE SIGNALE AU MÉTRO PONT MARIE

Le voyageur qui empruntait la ligne de métro N° 7 ne se rendait pas compte en passant à la station *Pont Marie* qu'il se trouvait à 100 mètres de la Bibliothèque Forney et de l'Hôtel de Sens. À la demande de notre association, l'Agence de développement de la R.A.T.P. a accepté d'y apposer des plaques signalétiques, démontrant ainsi sa volonté d'encourager la culture et le tourisme. Depuis le 23 février, c'est chose faite et quatre plaques galvanisées signalant la bibliothèque

Forney ont été mises en place sur les quais et en haut des escaliers de la station.

Curieux, j'ai voulu assister à la pose de ces plaques. Le chef d'équipe m'a expliqué que son service, qui est responsable de la signalétique, en fixe chaque année environ 6.000. Surtout d'ailleurs à l'occasion de la rénovation des stations, mais aussi pour remplacer une plaque détériorée ou volée, ce qui ne manque pas d'arriver.

Dans notre cas il s'agissait de réparer un oubli. En effet la signalisation obéit à des règles. La R.A.T.P. exige que le monument ou l'institution ainsi signalée fasse l'objet de dizaines de milliers de visites par an. M. Christophe Girard, maire du IV^e arrondissement avait appuyé notre demande en soulignant que la Bibliothèque Forney est "un des lieux culturels emblématiques de l'arrondissement".

Merci au métro parisien qui signale de cette manière la rénovation de l'Hôtel de Sens et la réouverture de la Bibliothèque.



Jean Maurin

COMPTE RENDU DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ORDINAIRE DU 1^{er} AVRIL 2017



L'assemblée s'est réunie à 10 h. dans la grande salle de lecture de la bibliothèque Forney aimablement mise à disposition de l'association par Mme Trunel, sa directrice.

Le président relève la participation importante : quasiment le tiers des membres et la quasi totalité du conseil d'administration sont présents à l'assemblée générale (sans négliger les procurations reçues), et ce malgré une date peu commode, qui en plus a dû être reportée.

a été constante, et la société *Fleur de Papier*, prestataire de cette réalisation. Des remerciements chaleureux sont adressés à tous.

RAPPORT FINANCIER

Le rapport financier est présenté pour la dernière fois par Jeannine Geyssant. Notre trésorière commence en effet par informer l'assemblée qu'elle a dû renoncer à ses fonctions pour des raisons personnelles impérieuses. Elle remercie l'association qui lui a accordé sa confiance pendant toutes ces années.

Les états détaillés seront envoyés avec le compte rendu complet, mais il convient dès maintenant de retenir les commentaires de la trésorière. Son souci principal a été de maintenir le capital (les économies) de l'association, voire de l'augmenter, ce qui est le gage de sa pérennité.

Sa fierté est d'y être parvenu, et par sa gestion rigoureuse d'avoir pu augmenter les réserves d'environ 20 000 €, de façon à ce qu'après le paiement du feuillettoir, il reste en trésorerie la même somme qu'à son arrivée, soit environ 50 000 €. Cette performance est très appréciée de l'assemblée qui approuve les comptes à l'unanimité.

Les sources anciennes de financement étant taries ou en voie de l'être, des pistes nouvelles ont été évoquées afin de maintenir l'équilibre des comptes.

RAPPORTS DES CONSEILLERS

Alain-René Hardy, rédacteur en chef du bulletin, donne d'abord quelques précisions sur le coût du bulletin, puis remercie tous ses collaborateurs, membres du comité de rédaction et rédacteurs bénévoles de la S.A.B.F. et de la bibliothèque Forney, sans omettre les contributeurs

RAPPORT MORAL DU PRÉSIDENT SUR L'ACTIVITÉ DE LA S.A.B.F.

Après quelques mots de bienvenue le président Gérard Tatin a rappelé l'ordre du jour, puis exposé le rapport moral dans lequel il s'est félicité de la fidélité et de l'intérêt que les adhérents portent à leur association.

Il a attiré l'attention sur le fait que, malgré la fermeture de la bibliothèque, l'asso-

ciation a pu maintenir ses activités habituelles (édition du bulletin et dons de documents) mais aussi initier, construire et livrer le feuillettoir. Ce feuillettoir, projet hors normes (et hors budget normal) a mobilisé à la fois l'association, le personnel de Forney dont la participation



Le Président Gérard Tatin présente son rapport moral

extérieurs (collectionneurs, conservateurs...) et tout particulièrement Maxime Guillosson, dont le talent confère tant d'élégance et d'impact visuel à la maquette de notre magazine.

La restructuration de notre site (www.sabf.fr) se poursuit, notamment, outre la correction et la normalisation graphiques des pages (marges, disposition des illustrations) par la révision de la logique de l'arborescence et le comblement des lacunes concernant notre association (statuts, assemblées générales passées, composition du conseil). Ces interventions urgentes seront à terme suivies par l'élimination massive de pages inutiles et obsolètes qui encombrant encore le site (par exemple annonce d'expositions provinciales sans intérêt ou terminées depuis longtemps). Autant que faire se peut, la page d'accueil, et ses différents cadres, est mise à jour régulièrement, en tout cas chaque fois que des événements nouveaux l'imposent.

En tant que vice-président responsable de cette initiative, **il présente les diplômes de Membre d'honneur** décernés par le conseil à MM. Patrick Bloche et Armand Dupuy qui, à défaut de leur être remis en mains propres, leur seront envoyés.

Organisation des visites : Isabelle Le Bris avait demandé à être déchargée de cette lourde charge. Claude Dorfiac-Laporte s'était immédiatement investie pour éviter que cette initiative précieuse tombe en panne. Depuis, **Claire Liénard (voir p. 14), membre de notre association, s'est spontanément proposée pour assurer la responsabilité de cette organisation.** La lourdeur de la tâche s'étant allégée, Isabelle Le Bris a manifesté son intention de l'assister et de la faire profiter de son expérience.

ACTIVITÉS DE LA BIBLIOTHÈQUE FORNEY

Mme Agnès Dumont-Fillon, conservateur responsable du Service d'action culturelle, informe l'assemblée que le

feuilletoir est désormais représenté sur le portail Internet du réseau des bibliothèques spécialisées de la Ville de Paris, puis détaille le programme prochain de la bibliothèque : participations de Forney à la soirée sur la liberté de la presse à la Cité des Arts le 3 mai ; conférence le 11 mai à la mairie du 4^e sur le thème des "hommes frustrés et des femmes libres" ; fin mai, prêts de documents de Forney à des bibliothèques de quartier sur le thème des jardins, avant une expo de dessin sur le même thème cet été ; en juin concert de la musique des gardiens de la paix dans la cour de l'hôtel de Sens. **Mme Lucile Trunel, conservatrice en chef**, directrice de la bibliothèque Forney, commence par adresser ses remerciements pour les dons faits en 2016, (le feuilletoir sera sur l'exercice 2017) et l'édition du **bulletin qui est un outil de promotion pour la bibliothèque.**

Le bilan de la réouverture est très positif : 2500 personnes sont venues le samedi de l'inauguration, et 800 personnes ont participé au vernissage de l'exposition. Elle explique l'absence de catalogue par l'impossibilité de le vendre sur place, aucun éditeur n'ayant voulu prendre le risque. Il faut bien intégrer cette impossibilité de commercer pour la bibliothèque et son personnel, c'est une règle de base de la comptabilité publique. Depuis la récente réouverture,



Intervention de Lucile Trunel, directrice de la bibliothèque Forney



une grande affluence de nouveaux lecteurs, y compris des étudiants et des professionnels, a été constatée.

M. **Thierry Devynck**, conservateur responsable des affiches, présente l'exposition qui sera consacrée en 2018 à l'affichiste Charles Loupot. Il a bon espoir d'obtenir la publication d'un catalogue avec la participation des imprimeries Maury, et éventuellement la nôtre.

ÉLECTIONS AU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Renouvellements : Mme Jeannine Geysant, MM. Alain-René Hardy, Aymar Delacroix et Jean Izarn, administrateurs sortants et à nouveau candidats, sont élus à l'unanimité.

Nouveaux membres : Mme Claire Liénard et M. Alexandre Dupouy, membres de l'association et candidats au conseil sont élus à l'unanimité, sauf une abstention pour M. Dupouy.

QUESTIONS DIVERSES

Statut d'intérêt général. Sur demande du Président, l'assemblée le mandate pour faire les démarches requises en vue de l'obtention du statut d'association d'intérêt général, qui ouvre des avantages fiscaux aux donateurs et mécènes.

Partenaires et amis. Le Président informe l'assemblée qu'il a été approché pour des échanges d'informations et l'instauration de relations amicales par Mme Anne Clerc, déléguée générale de l'association des *Amis de la BnF* et M. Pascal Laurent, membre de notre association, président-fondateur de *Paris Art Déco*, jeune association affiliée à un réseau international de villes conservant un patrimoine Art déco remarquable.



M. Pascal Laurent, président de Paris Art Déco, présente son association

Il les a invités à participer à l'assemblée ; Mme Clerc n'ayant pu se rendre disponible pour cette date, il donne la parole à M. Pascal Laurent qui présente succinctement les activités de Paris Art déco.

Après quoi, la séance est levée, à 12 h. 15 et l'assemblée invitée à visiter l'exposition *Mode & femmes 14/18* sous la houlette de notre nouvelle administratrice, Claire Liénard, qui est étudiante en Master à l'université de Paris.

La visite a été suivie d'un apéritif convivial et joyeux hébergé dans les locaux réservés au personnel de Forney que nous remercions de son hospitalité.



Claire Liénard fait visiter l'exposition Mode & femmes 14/18 aux participants à l'Assemblée

CONSEIL DE LA S.A.B.F. au 1^{er} AVRIL 2017

Président d'honneur : Jean Maurin

BUREAU

M. Gérard Tatin, président

Mme Anne-Claude Lelieur, vice-présidente

M. Alain-René Hardy, vice-président

M. Mme N, trésorier (à pourvoir)

Secrétaire général : intérim assuré par M. J.-C. Rudant

CONSEIL

Mmes Claire El Guedj, Claude Laporte, Isabelle Le Bris, Claire Liénard, Christiane Payen-Thiry

MM. Jean-Philippe Baron-Languet, Alain Bouthier, Sean Daly (démissionnaire), Aymar Delacroix, Alexandre Dupouy, Jean Izarn, Jean-Claude Rudant, Claude Weill

MM. Patrick Bloche, député de Paris et Armand Dupuy, membres d'honneur de la S.A.B.F. siègent au Conseil avec voix consultative.

NOS MEMBRES D'HONNEUR



Pour cette première *promotion*, ont été distingués un actif soutien des Amis de Forney en la personne de M. Patrick Bloche, député du 4^e arrondissement de Paris (celui de la bibliothèque), président de la commission des Affaires culturelles et de l'éducation de l'Assemblée nationale, qui a procuré à notre association une subvention de 5000 euros sur le budget du ministère de la Culture et, d'autre part, un généreux donateur, en la personne de M. Armand Dupuy qui a doté Forney, comme relaté p. 40-41, de plusieurs centaines de livres d'artistes auxquels il a fréquemment contribué. Fière comme l'est la bibliothèque de sa collection de livres d'artistes contemporains, cet apport inespéré y a été accueilli avec enthousiasme. L'un et l'autre bénéficiaires n'ayant pu participer à notre réunion, leurs diplômes ont été présentés par mes soins à l'assemblée générale, qui les a chaleureusement applaudis, puis leur ont été adressés par pli postal. Je ne terminerai pas sans rappeler que les Membres d'honneur deviennent d'office adhérents de la S.A.B.F. pour une durée de trois ans, mais aussi conseillers de notre association pour nous assister de leurs précieux avis.

A.-R. H.

Avant même de m'apercevoir que cette distinction est expressément prévue dans nos statuts, j'ai insisté auprès de notre Conseil, pour que la S.A.B.F. se donne les moyens de manifester sa reconnaissance à des membres de la société civile, officiels ou particuliers, à qui sont dus d'importants bienfaits rendus aussi bien à notre association que, prioritairement, à la bibliothèque Forney. Étaient ainsi visés, non seulement les signalés soutiens et mécènes de notre association, mais surtout les donateurs par cession ou legs d'ensembles notables de vieux papiers, d'archives de fabricants ou de créateurs, ou, la plupart du temps, de collections patiemment et longuement rassemblées, qui valorisent de façon appréciable par leur geste les fonds conservés par la bibliothèque.

Le principe admis, notre graphiste a élaboré quelques projets de diplômes, d'esprit traditionnel, dont l'un a été retenu, en même temps qu'a été prise la décision (conseil du 17/11/2016) d'en faire profiter les deux derniers bienfaiteurs de notre cause et de le décerner solennellement lors de nos assemblées annuelles.



BULLETIN D'ADHÉSION À LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE FORNEY

Nom et prénom (ou raison sociale).....

Adresse :

Code postal : Ville : Pays :

e.mail : Tel. (facultatif) :

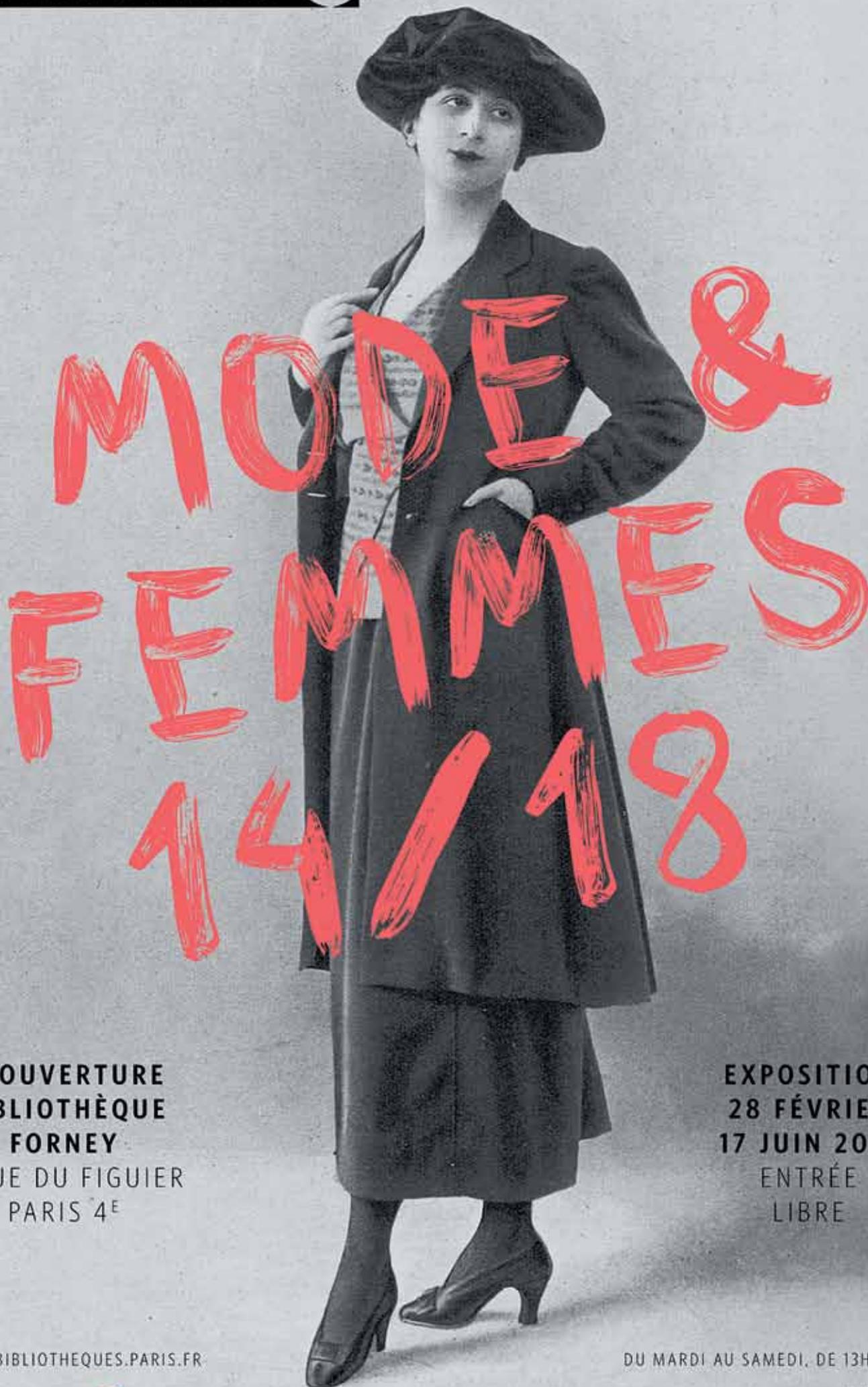
désire adhérer à la Société des Amis de la bibliothèque Forney

Date : Signature :

- Adhésion simple : 30 € Adhésion de couple : 45€ pour les deux.
- Etudiant de moins de 28 ans : 10 € (sur présentation de la carte d'étudiant ou envoi d'une photocopie)
- Membre bienfaiteur : égal ou supérieur à 100 €
- Membre associé (institutionnels, entreprises, bibliothèques, musées) : 50 €

L'adhésion est valable un an, à partir du 1^{er} janvier.

Le bulletin d'adhésion et le chèque libellé au nom de la SABF sont à envoyer à :
S.A.B.F. adhésions, Bibliothèque Forney, 1 rue du Figuier 75004 Paris



RÉOUVERTURE
BIBLIOTHÈQUE
FORNEY

1, RUE DU FIGUIER
PARIS 4^E

EXPOSITION
28 FÉVRIER
17 JUIN 2017
ENTRÉE
LIBRE